

UNIVERZITA PALACKÉHO V OLOMOUCI
Filozofická fakulta

BAKALÁŘSKÁ DIPLOMOVÁ PRÁCE

2022

Dominik Nagy

UNIVERZITA PALACKÉHO V OLOMOUCI

Filozofická fakulta

Katedra romanistiky

**Les homosexualités dans *Corydon* et *Les Faux-monnayeurs*
d'André Gide et dans *Notre-Dame-des-Fleurs* de Jean Genet**
Homosexualities in André Gide's *Corydon* and *Les faux-monnayeurs*
and in Jean Genet's *Notre-Dame-des-Fleurs*

Bakalářská práce

Autor: Dominik Nagy

Vedoucí práce: Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D.

Olomouc

2022

Prohlašuji, že jsem tuto bakalářskou diplomovou práci vypracoval samostatně pod odborným vedením Mgr. Jana Zatloukala, Ph.D. a uvedl v ní veškerou literaturu a ostatní zdroje, které jsem použil.

V Olomouci dne

.....

Remerciements

Je tiens à présenter mes plus sincères remerciements au directeur de ce mémoire, Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D., qui a dû faire preuve d'une patience de fer avec un étudiant qui ne succombe que très facilement à la paresse. Je le remercie également de son sang-froid et de son ouverture d'esprit quant à mon choix et ma conception du thème qui m'est proche. Un grand merci, enfin, à tous ceux et à toutes celles qui m'ont été des conseillers et conseillères pendant la rédaction chaotique de ce mémoire.

Table des matières

Introduction.....	5
1. Les termes employés	8
1.1. L'évolution du terme.....	8
2. Histoire de l'homoérotisme et de l'homosexualité	12
2.1. L'Antiquité.....	12
2.2. Le Moyen-Âge	14
2.3. La Renaissance.....	15
2.4. L'époque postrévolutionnaire	15
2.5 Le 21 ^e siècle	16
3. L'homoérotisme et l'homosexualité dans les arts et la culture.....	17
3.1. L'Antiquité.....	17
3.2. La Renaissance.....	18
3.3. L'époque postrévolutionnaire	19
3.4. Le 21 ^e siècle	19
4. Écrire gay à l'époque de Gide et de Genet	21
5. André Gide, le grand défenseur.....	23
5.1. <i>Corydon</i> , le plaidoyer de la cause homosexuelle	23
5.2. L'homosexualité de Gide	28
5.3. <i>Les faux-monnayeurs</i> , une passion tacite	29
5.3.1. La jalousie	32
5.3.2. Le regard.....	33
5.3.3. L'embarras.....	34
5.3.4. Le suicide.....	35
6. Jean Genet	37
6.1 Notre-Dame-des-Fleurs.....	37
6.1.1. L'imaginé	38
6.1.2. Le culte phallique	39
6.1.3. La religion	40
6.1.4. Une homosexualité hétérosexuelle	42
7. Les homosexualités d'André Gide et de Jean Genet	44
7.1. Comment aborder le sujet ?.....	44
7.2. Un club des VIP, un club des exclus	44
8. Conclusion	47

Introduction

À travers les siècles et les millénaires, les femmes et les hommes attirés, ne serait-ce que partiellement, par le même sexe, ont connu des conditions et des degrés de tolérance ou de répression différents, selon les époques, les tribus, les nations, les mœurs. Un souverain, pouvant être lui-même attiré par le même sexe, tolérait les pratiques homosexuelles, mais son successeur, déjà, persécutait ceux et celles qui s'y adonnaient. Mais l'attitude vis-à-vis l'homosexualité ne variait pas seulement en fonction des pays, des époques, des souverains, mais à travers les sexes : les pratiques homosexuelles entre deux hommes pouvaient être sévèrement punies et l'homosexualité masculine faisait l'objet de répressions constantes, tandis que l'homosexualité féminine était plutôt ignorée. Tant mieux et tant pis, car dans les périodes d'oppression elle n'était pas punie, mais à l'époque où l'homosexualité des hommes fleurissait et se projetait dans les arts, les femmes devaient se contenter d'une âpre ignorance, qui fait qu'il ne nous est parvenu qu'un nombre très limité de manifestations artistiques de l'homosexualité féminine.

Aujourd'hui, après tant d'années d'oppression où les personnes homosexuelles devaient mener une double vie, voire réprimer tout à fait le désir du même sexe ; après tant de siècles de censure et de bâillonnement des artistes qui voulaient exprimer et laisser paraître leurs sentiments vrais et ne pouvaient le faire que très discrètement et à de fort grands risques ; après tant d'époques sombres, enfin, nous vivons en des temps plus heureux, grâce notamment à tous ces audacieux qui ont pris leur courage dans les deux mains et en ont fait des armes afin de lutter pour un monde plus tolérant. C'est avec l'acquis de ces grandes âmes que les personnes attirées par le même sexe peuvent se marier, adopter des enfants, vivre ensemble, parler de leurs sentiments, peuvent être enfin elles-mêmes et eux-mêmes.

Mais le monde tout entier n'est pas encore prêt à tolérer ce « vice », auquel il attribue cette capacité merveilleuse et incroyable de mettre fin à la civilisation. Si l'on parle des pays où la tendance est à égaliser les orientations homosexuelle et hétérosexuelle, on parle notamment des pays de culture européenne : l'Europe, les deux Amériques, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Dans les autres pays, l'homosexualité est soit tolérée (dans le meilleur des cas), ou opprimée. Dans 69 pays (selon les sources) elle est illégale, passible même de la peine de mort dans 9 d'entre eux. Dans certains cas, seule l'homosexualité masculine est illégale. Pourtant, même dans ces pays majoritairement musulmans, l'homosexualité se bat, très lentement et très discrètement, pour avoir sa liberté. Mais la religion et la tradition sont les piliers de ces nations, et tout comme on voit des Gay Prides dans les pays de l'Ouest, on peut

assister, en Afrique notamment, aux marches anti-LGBT qui sont bien plus grandes que les marches en faveur de cette minorité.

Sur la question homosexuelle, notre monde est partagé, encore une fois, entre l'Ouest, et l'Est avec l'Afrique. Les pays qui reposent sur la tradition ont encore un long chemin à faire pour aboutir à une tolérance minimale de l'homosexualité. Dans les pays de l'Ouest, on pourrait déjà dire que l'homosexualité fait une partie intégrante de la culture (au moins de la culture de masse). Dans le passé, si on voulait représenter une personne attirée par le même sexe, on s'y prenait de la façon la plus délicate. Aujourd'hui, les grandes compagnies manipulent ce sujet, souvent, assez maladroitement et se sentent obligées, pour assouvir le besoin de leurs consommateurs et consommatrices, de mettre du gay partout, ce qui ne peut avoir comme résultat qu'une caricature invraisemblable. Commenant par les séries et les films qui se doivent d'avoir au moins un personnage gay (les producteurs ont sûrement remarqué cette tendance chez les jeunes personnes LGBT à regarder un film pour ne voir qu'une courte scène accordée aux amours de personnes du même sexe), souvent un homme efféminé, stylé, orgueilleux et, au mieux, noir, pour avoir d'une pierre deux coups (le besoin de présenter les personnes de couleur). Dans la littérature de masse, où la culture LGBT connaît un grand boum, des volumes tout entiers présentent la vie d'un personnage gay, plus que ne le font les films et les séries. Les lecteurs et les lectrices LGBT vont souvent assouvir leur faim dans les pages plutôt que devant l'écran, qu'ils et elles savent bien médiocre. Mais l'homosexualité est souvent le seul trait majeur de ces œuvres, et tout comme nous trouvons, dans les librairies, les rayons de science-fiction, de fantasy, de romans policiers, nous trouvons, surtout dans les pays anglosaxons... LGBT. Les autres qualités du livre, s'il en a, sont balayées sous le tapis où l'on écrit à grandes lettres : LGBT. Cela suffit-il pour donner une meilleure idée du sujet du roman ?

Imaginons un instant que nous vivons à l'époque d'André Gide et de Jean Genet. Mais à une époque un peu améliorée : l'homosexualité est tolérée comme elle l'est aujourd'hui. Si l'on passe à côté du fait qu'avec une tolérance générale de l'homosexualité, certaines des œuvres de ces deux grands écrivains ne seraient fort probablement jamais écrites, serait-il possible qu'en parcourant les rayons d'une librairie, on tomberait sur celui d'LGBT et y trouverait, pour ne citer qu'eux, *Les faux-monnayeurs*, *Corydon* et *Notre-Dame-des-Fleurs* ? L'homosexualité présente dans les œuvres serait-elle le seul trait distinctif sur lequel on se baserait afin d'étiqueter les romans ? Qui plus est, il n'y a pas qu'une homosexualité ; il y en a tout un éventail : préférence des efféminés, des musclés, des poilus, des jeunes ; reconnaissance et acceptation de son sort, le déni de soi-même voire une homophobie jurée.

Dans les chapitres qui suivent, nous essaierons d'abord de donner une idée de l'évolution de l'homosexualité, de son acceptation et de ses manifestations dans la culture, et avec ce prérequis, nous analyserons les homosexualités d'André Gide et de Jean Genet, dans leur vie et dans leurs œuvres, notamment dans *Corydon*, *Les faux-monnayeurs* et *Notre-Dame-des-Fleurs*. Nous aimerions prouver que l'homosexualité ne peut être le seul trait distinctif, puisqu'elle-même peut varier d'une personne à une autre, d'une œuvre à une autre.

1. Les termes employés

Comme nous l'avons fait observer dans les lignes précédentes et comme nous nous efforcerons de le prouver dans le cas d'André Gide et de Jean Genet, l'homosexualité n'est pas un seul comportement qui répond à des critères précis, mais un mélange d'habitudes, de sentiments, de préférences, d'actions et d'activités, qui se combinent de manières différentes. Certaines de ces combinaisons se reflètent aussi dans la société par la façon dont on les désigne, que ce soit d'une manière correcte ou péjorative. Parfois, les termes utilisés pour parler d'un homosexuel, homme ou femme, sont devenus obsolètes, mais étaient parfaitement d'usage courant à une époque ou à une autre. Dans ce chapitre, nous aimerions présenter quelques termes que l'on pourrait rendre utile en parlant des homosexuels (plutôt hommes) dans le passé et dans la culture, et qui nous aideront à établir un certain consensus que nous suivrons en désignant telle ou telle façon d'*en être*.

1.1. L'évolution du terme

L'homosexualité, on l'aura sûrement compris, n'est pas chose neuve. Bien au contraire : elle est aussi vieille que le genre humain. Mais la notion d'*homosexuel*, en revanche, n'est apparue qu'assez récemment, dans la seconde moitié du 19^e siècle, (plus précisément en 1869) sous la plume de Karl-Maria Benkert. Pendant quelques décennies, il coexistait avec le mot « inverti » (personne dont le désir sexuel est opposé à celui qu'elle devrait avoir ; n'ayant que deux sexes, si la personne est attirée par le même sexe, son désir est donc inverti) et le beau terme « uranien ». Toutefois, vers la fin du siècle, ce mot sera repris par les médecins et les psychanalystes qui l'emballeront de nuances médicales et péjoratives, et, tout en tirant l'homosexuel du « vice », le jettent dans la dépravation.

L'« homosexuel », malgré sa naissance tardive, est pourtant chargé d'histoire : forgé comme un mot bien pensé, devenu une indication clinique d'une perversion, pour finalement aboutir à une nuance peu ou prou neutre, qui ne prend des traits positifs ou négatifs que selon les propos de ceux et celles qui l'emploient.

Le mot « pédéraste » a subi le même sort, quoique son origine soit différente et date du 16^e siècle, provenant, comme certains l'auront remarqué, du grec *paiderastês*, « qui aime les jeunes garçons »¹. Ce mot, depuis le début, servait donc à décrire la réalité de l'Ancienne Grèce, où cette pratique était naturelle. Ce mot nous est parvenu et, malgré sa désuétude, désigne

¹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/p%C3%A9d%C3%A9raste/58936>

toujours la même chose, toujours avec une nuance quelconque en fonction des locuteurs. Pourtant, à travers les âges, maints étaient ceux et celles qui s'en servirent tôt ou tard, et si Gide, par exemple, l'utilisait pour décrire une homosexualité selon lui idéale, même à son époque, d'autres se méprirent et rangèrent ce mot dans la vaste catégorie des insultes, à côté de « tante, folle », voire toujours « sodomite », l'employant pour désigner tout homosexuel, ce qui, évidemment, n'est pas correct.

Un autre mot qui accompagna les homosexuels pendant plusieurs siècles, est celui de *sodomite*. L'origine est déjà plus diaphane pour quelqu'un qui ne connaît pas le grec ou le latin : la punition par destruction des villes de Sodome et Gomorrhe, ce que l'on peut trouver dans l'Ancien Testament de la Bible². Aujourd'hui, ce mot n'est plus guère usité que par les militants de la cause chrétienne qui défendent les valeurs religieuses tout en condamnant l'homosexualité. Si sous leurs plumes « sodomite » devient synonyme (avec une forte nuance de réprobation) d' « homosexuel », originellement il ne servait qu'à désigner les hommes qui pratiquaient des actes sexuels entre eux (en d'autres mots : se sodomisaient mutuellement ou l'un l'autre). Un « sodomite » n'est donc que celui qui pratique la sodomie dans l'acception moderne du terme (pénétration anale), tandis qu'un « homosexuel » est un homme attiré, sexuellement et/ou romantiquement, par un autre homme. Pourtant, même ce dernier paraît céder de plus en plus aux termes apparus seulement au cours du siècle dernier : *queer*, *gay* et *LGBT*.

De ces trois mots, « queer » a une histoire assez intéressante en ce qui concerne sa signification³ : d'abord, portant le sens de « bizarre, étrange », on commence à s'en servir pour parler des personnes homo et bisexuelles (qui, selon les opinions dominantes, sont effectivement étranges). Dit en des mots plus simples : « queer » devient une insulte. Une autre, dans un nombre déjà bien considérable. Mais cette insulte devient par la suite un des moyens pour exprimer l'appropriation et la reconnaissance de la différence qu'on ne ressent plus comme une malédiction, mais comme une partie à part entière de son identité. Ainsi, servant d'abord à réduire au silence ses destinataires et à leur imposer le rôle de dominés, « queer » devient progressivement une parole qu'utilisent même les « queers » afin de parler de leur différence d'avec les modèles traditionnels de genres et de sexualités (ainsi, si l'on se sent lesbienne, bisexuelle et/ou non-binaire, on peut dire en toute simplicité : « Je suis queer. » sans avoir à mettre une étiquette plus précises sur la sexualité et l'orientation).

² *Genèse*, 18 et 19. Nous traiterons ce sujet plus en profondeur dans le chapitre suivant.

³ https://www.oxfordlearnersdictionaries.com/definition/english/queer_1?q=queer, où l'on peut trouver les trois acceptions du terme, classées, qui plus est, chronologiquement.

Quant à « gay », c'étaient les personnes homosexuelles qui se sont attribué cette désignation elles-mêmes. Un francophone n'aura pas grand-peine à reconnaître le mot « gai », dont la version anglaise tire bien son origine. Ainsi, « gay » signifie, comme en français, « gai, joyeux », et c'est précisément pourquoi on se l'est approprié : dans un monde où l'homophobie et l'injure règnent d'une main de fer, où on ne peut imaginer une personne homosexuelle avoir une vie heureuse (ce sont bien le mariage et la procréation qui sont la clé du bonheur !), où l'on nous attribue ce terme de *queer* pour souligner notre étrangeté, notre bizarrerie, notre différence enfin ; dans ce monde, on veut bien prouver qu'on peut très bien être *queer* et *gay* en même temps. La seule issue n'est pas le suicide ou la thérapie de conversion, mais une vie heureuse et tranquille. Sous les regards brulants des autres, certes, mais heureuse tel qu'on est.

Enfin, le monde n'est pas noir et blanc, et la sexualité ne l'est pas non plus. Même dans notre société, y est toujours ancrée cette idée qu'on peut être soit hétérosexuel, soit homosexuel, soit bisexuel (à savoir encore qu'il existe des personnes qui mettent en doute l'existence de la bisexualité). Ce n'est pas le cas. On peut trouver des personnes attirées par le même sexe qui tombent amoureuses d'une personne du sexe opposé, ou vice versa ; des personnes qui ne ressentent aucun désir, sexuel ou romantique ; des personnes qui tombent amoureuses d'une personne du sexe opposé, mais ne sont attirées sexuellement que par les personnes du même sexe, etc., etc. Toutes ces catégories, toutes ces conditions portent un nom, et il serait épuisant de les savoir et les manipuler tous. On tend donc vers des généralisations et des groupements : *achilléen*, par exemple, pour parler des hommes attirés par les hommes (bisexuels, homosexuels, mais où l'objet du désir peut être un homme de naissance ou une femme devenue homme) ; *allosexuel*, un terme qui pourrait être fort utile vu l'étendue de son acception, mais plutôt maladroit, puisqu'il prend pour trait majeur la différence (*allo-* veut dire « autre ») d'avec l'hétérosexualité, qu'il présente comme le bon point de départ, tandis que l'homosexualité, la bisexualité, etc., ne sont que « les autres ».

Le terme qui vient donc rassembler tous ces termes innumérables a été forgé à partir des paroles mêmes dont il est constitué : LGBT (orthographié encore : LGBT+, LGBTQ+, LGBTQAI, mais la première est la plus courante) — lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres. On peut se servir de ce mot quand on parle des personnes non hétérosexuelles (sans vouloir préciser leur sexualité ou sans vouloir toutes les dénombrer). Il est plus recommandable étant donné son niveau élevé d'inclusion (car, comme nous l'avons vu, tout n'est pas seulement gay, bi ou *straight*). Mais il devient aussi un fourretout où toute minorité qui se déclare partie du groupe LGBT veut être incluse : les pédophiles menaient (et mènent toujours ?) de longs plaidoyers, prétendant que leur attirance pour les enfants n'est qu'une sexualité parmi tant

d'autres ; et nouvellement le mouvement *super straight* (personnes nées homme ou femme qui ne sont attirées que par les personnes du sexe opposé nées homme ou femme). Mais il n'empêche, le terme LGBT est le plus adéquat pour parler des diverses sexualités.

2. Histoire de l'homoérotisme et de l'homosexualité

Comme nous l'avons déjà insinué dans les premiers paragraphes de ce texte, l'homosexualité et les tendances homoérotiques existent depuis la nuit des temps. Le statut et la légalité potentielle des pratiques homosexuelles variaient en fonction des époques et des endroits. C'est grâce à des écrits et aux arts que nous pouvons savoir si, oui ou non, ces pratiques étaient tolérées en certains lieux, en certaines époques. Pourtant, l'écriture n'est apparue que vers 3300 av. J.-C. Tout ce qui précède ne sont souvent que des suppositions. Peut-être en observant les communautés tribales d'aujourd'hui pourrait-on comprendre le statut de l'homosexualité au sein de ces communautés en des temps révolus. C'est d'ailleurs ainsi qu'on a découvert que les personnes homosexuelles jouissaient d'un statut particulier : étant vues comme deux âmes, féminine et masculine, enfermées dans un seul corps, ces personnes étaient (et sont toujours ?) crues posséder des pouvoirs surnaturels, et c'est aussi pourquoi elles pouvaient devenir chamanes. Mais pour les tribus des époques passées, aucune certitude. Ce n'est qu'à l'époque de l'Antiquité qu'apparaissent des preuves, souvent irréfutables, des tendances homoérotiques et homosexuelles.

(Expliquons, avant de nous plonger dans le vif du sujet, la différence entre ces deux termes : *homosexuel* et *homoérotique*. Dans l'acception d'aujourd'hui, *homosexuel* désigne ce qui relève de l'homosexualité, donc ce qui désigne une attirance, sentimentale et/ou charnelle, d'un être envers une personne du même sexe. En revanche, *homoérotique* ne se rapporte qu'à l'érotisme ; dans les arts, souvent, représentation, par un homme, d'un autre homme, adoration de son corps, de son physique.)

2.1. L'Antiquité

Pour les personnes homosexuelles des 20^e et 21^e siècles, avec une certaine connaissance en la matière, l'Antiquité représente cet « Âge d'or » des libertés homosexuelles, de la tolérance, de la reconnaissance. Et, effectivement, il paraît que l'Égypte antique était fort tolérante envers les relations homosexuelles (du moins entre hommes). On a des raisons de croire que même certains pharaons *en étaient*, tout comme des fonctionnaires de l'armée. Une chose toutefois, commune à toutes les nations de l'époque où les pratiques homosexuelles n'étaient pas opprimées et qui persévéra jusqu'à très récemment (dans la conviction de certains individus persévère toujours), était mal vue dans les couples homme-homme : le rôle passif. Car celui qui

« acceptait » était « rabaissé » au niveau de la femme. Le rôle actif, au contraire, était même recherché et applaudi.

La Grèce antique (et c'est elle qui est toujours perçue, par les gays, comme la « belle époque » à laquelle il faudrait revenir, par les chrétiens comme le nid de débauche et de dépravation que l'on a bien fait d'abandonner au passé) ne se distinguait pas trop des pratiques de l'Égypte. Tandis que les relations entre deux femmes étaient impossibles et illégales, elles étaient fort populaires entre deux hommes, et ce jusqu'à constituer une institution de l'État. La Sparte, par exemple, a compris que l'armée constituée de couples homosexuels était plus efficace, car un hoplite se battait plus féroce pour ne pas perdre son compagnon.

Malheureusement pour les chantres de cette époque, les choses n'étaient pas aussi simples. Ce qui était toléré et favorisé, c'était la pédérastie, relation entre un homme adulte, appelé *éraste*, et un éphèbe de 12 à 17/18 ans (on dit souvent jusqu'à l'apparition des poils), appelé *éromène*. Ces relations allaient même jusqu'à représenter une institution officielle : l'éraste se donnait pour but d'instruire l'éromène, de lui remettre ses connaissances, de le préparer à la vie future d'adulte, de père, de mari. Certaines sources nous renseignent que la pénétration anale n'était pas, dans le cas de la pédérastie, mal vue : on ne peut douter que, dans le couple éraste-éromène, le premier était le plus sage et le plus expérimenté des deux ; et l'une des façons de remettre à l'autre ses expériences était... le sperme. Introduit dans le corps de l'éromène. Ainsi le rôle passif, le plus souvent perçu comme déshonorant, était-il toléré, lorsqu'il servait de moyen d'acquiescer et d'accepter ce qu'un homme plus sage avait à donner de ses expériences.

Ce que, toutefois, la Grèce antique n'estimait pas, étaient les relations homosexuelles entre deux hommes adultes. Passé l'âge, l'éromène, déjà adulte, se devait d'épouser une femme et d'avoir une riche progéniture. Il pouvait éventuellement, une fois marié, devenir éraste lui-même, se trouver un éphèbe auquel il remettrait ce que la vie (entre autres) lui a enseigné. Mais une relation amoureuse, charnelle, voire une vie de couple avec un autre homme adulte, inciterait les autres à lever dédaigneusement le sourcil et à bruler du regard les deux téméraires.

La Rome antique ne voyait pas les choses fort différemment. Les actes homosexuels, encore qu'ils ne représentaient pas une institution, n'étaient pas prohibés, mais une vie commune de deux hommes adultes n'était pas acceptée. Cette idée, qui se fera entendre surtout dans les époques suivantes, d'un gaspillage de semence, était bien présente à l'esprit des Romains, et obligeait tout homme à se marier afin d'avoir des enfants. La perception du rôle passif, elle aussi, n'a pas évolué, et si l'acte sexuel déshonorait celui qui « acceptait », il

pouvait se rendre parfois fort utile en tant que châtiment : si un homme surprend son épouse dans le lit avec un autre, la femme était mise à mort, l'amant, quant à lui, était forcé au rôle passif, où l'actif était soit le mari cocu, soit un esclave (ce qui, bien sûr, était encore plus dégradant et honteux). Pourtant, malgré certains aspects fort rigoureux de l'Antiquité, la sexualité (masculine !) restait assez libre. On pourrait même parler d'une bisexualité. Ce qui allait changer avec l'avènement du christianisme et, plus généralement, des religions monothéistes, au cours du Moyen-Âge.

2.2. Le Moyen-Âge

Désigné souvent comme une période sombre et de décadence qui sépare l'Antiquité de la Renaissance qui essaie de renouer avec quelques traditions de l'époque grégoromane, le Moyen-Âge, long de presque un millénaire, n'était pas aussi intolérant envers les homosexuels (hommes) que l'on pourrait le croire. Certes, nombreux furent les *sodomites* qui finirent sur le bûcher, mais ce seulement vers la fin de l'époque médiévale. Les religions monothéistes dénoncent toutes les pratiques homosexuelles, surtout entre deux hommes, qui gaspillaient leur semence. Les pères de l'Église et les oulémas musulmans réfèrent aux pratiques homosexuelles entre deux hommes comme au *vice-sodomite*. Comme nous avons déjà fait observer plusieurs fois, les regards portés sur l'acte homosexuel varient selon l'espace et selon la période. Ainsi, dans l'Europe occidentale des premiers siècles du Moyen-Âge, on ne cherche pas la mort de ceux qui s'adonnent à ce *vice*. L'évêque de Worms, par exemple, propose dans son pénitentiel 12 ans de jeûne au pain et à l'eau à celui qui pénètre de son membre viril un autre homme, mais seulement 40 jours de jeûne à celui qui insérerait son phallus entre les cuisses d'un autre homme.

Mais il n'empêche que ces pratiques, quoique condamnées, étaient bien courantes. Ce qui était honteux, c'était, encore, le rôle passif. Le rôle actif, de nouveau, était recherché, chez les chrétiens tout comme chez les musulmans (mais pas forcément partout). On pouvait aussi trouver des moines qui aimaient les douces caresses de leurs confrères.

Toutefois, vers la fin du Moyen-Âge (les 13^e et 14^e siècles), l'intolérance l'emporte et commence la véritable chasse aux sodomites. Les relations sexuelles sont interdites. On soupçonne les amitiés masculines. Et si on était incriminé de sodomisme : plus de jeûne, plus de pénitence, mais le bûcher.

2.3. La Renaissance

Les personnes qui s'intéressent au moins un peu au sujet n'auront pas grand-peine à reconnaître l'homosexualité de De Vinci et de Michel-Ange. Et c'est ainsi : dans l'Italie de l'époque, surtout dans les grandes villes où fleurit la culture, les hommes expriment leur attirances pour le même sexe à travers l'art. L'Italie est considérée, par certains témoignages contemporains, comme le paradis pour les homosexuels. On assiste à une véritable explosion de l'homoérotisme masculin dans les arts (on en reparlera). Pourtant, la voix de l'Église se fait toujours entendre. On essaie de bâillonner les artistes dont les œuvres sont jugées trop osées (en les emprisonnant, par exemple), tandis que les homosexuels « ordinaires » finissent, le plus souvent, brûlés. Charles Quint insiste sur la gravité de la sodomie, un des « crimes spirituels les plus abominables », et sur le besoin de mettre les sodomites à mort par le feu purificateur (tel a aussi été le châtement de Sodome). En Angleterre, la sodomie devient, sous Henri VIII, passible de la peine de mort, et le sera par la suite dans les colonies anglaises.

2.4. L'époque postrévolutionnaire

Pendant plusieurs siècles, les personnes pratiquant la sodomie subissent une véritable persécution. Des centaines, des milliers finissent sur le bucher, parfois même des ecclésiastiques. En France, la dernière exécution pour cause de sodomie, était en 1750. À la fin du siècle, l'Assemblée nationale législative vote la dépénalisation des pratiques homosexuelles. Ainsi, on n'est plus menacé par le bucher, mais l'ostracisme, une mauvaise estime, le dédain, la haine, voire la peur, persistent et persistent jusqu'à nos jours.

Au cours du 19^e et du 20^e siècles, certains pays d'Europe légalisent l'homosexualité, quoique faisant parfois marche arrière, pour parvenir, au 21^e siècle, à une Europe où l'homosexualité est légale. Toutefois, lors des deux siècles derniers, elle a connu des époques sombres : la psychanalyse de Freud, qui prouva que l'homosexualité n'est pas un vice, mais une aberration. Ceci entraîna une médicalisation du phénomène, et les personnes homosexuelles n'étaient plus des pécheurs et pêcheresses, mais des malades mentaux. Expériences, hôpitaux psychiatriques, thérapies de conversion (qui n'ont été interdites que très récemment), etc. Dans la seconde moitié du 20^e siècle, l'Organisation mondiale de la santé a classé l'homosexualité sur la liste des maladies mentales, d'où elle ne sera retirée que dans les années 90 (en France).

Les personnes homosexuelles ont aussi dû faire face à l'époque nazie : le Reich les envoyait dans les camps de concentration et d'extermination. Le régime de Vichy, quant à lui,

était moins intolérant, ne punissant de prison *que* les hommes qui ont eu un rapport sexuel avec un jeune homme de 18 à 21 ans. (Il est tout aussi intéressant de constater que la Russie bolchévique dépénalisa l'homosexualité en 1917, bien avant tant de pays européens, seulement pour la rendre de nouveau illégale en 1933.)

Et enfin, après les tourments du siècle, causés par la psychanalyse et les régimes nazi et de Vichy, les personnes homosexuelles ont, encore une fois, dû affronter une « malédiction divine » : l'épidémie du sida, acclamée par les chrétiens homophobes comme la juste punition de Dieu tout puissant. Le fléau social qu'était l'homosexualité allait donc disparaître.

2.5 Le 21^e siècle

Aujourd'hui, à travers le globe, on trouve des pays où les personnes LGBT jouissent presque des mêmes droits que les personnes hétérosexuelles (malgré quelques souffles moyenâgeux, çà et là, des lois et des propositions visant à désavantager les couples homosexuels) : le mariage homosexuel et l'adoption des enfants notamment. On trouve tout aussi bien, hélas ! des pays où les personnes homosexuelles, et les hommes en particulier, vivent dans une peur constante de se laisser trahir par un signe irréfléchi et de finir ainsi exécutées (même par lapidation !). Le monde est partagé entre deux tendances : une qui vise la libération des « bonnes mœurs » (et ce sont surtout les pays de l'Ouest ou avec la philosophie occidentale) ; une, traditionaliste, qui veut supprimer toute trace d'immoralité qui va à contresens des dogmes religieux. Espérons que la tolérance et l'« aimer son prochain » l'emporteront sur l'obscurantisme religieux. Espérons que ceux et celles qui doivent revêtir au quotidien une identité qui n'est pas la leur pourront un jour proclamer librement et sans aucune crainte d'emprisonnement ou de trépas, leur vrais sentiments, leur vraie identité, leur vrai « soi ». Espérons, enfin, que les personnes LGBT respireront librement partout dans le monde, sans risquer de se faire battre (parfois à mort), sans être perçues comme malades ou déviantes, mais étant vues et considérées comme parfaitement égales aux personnes hétérosexuelles.

3. L'homoérotisme et l'homosexualité dans les arts et la culture

Parfois, si on en a la chance, on peut avoir un entretien fort enrichissant avec une personne homophobe qui justifie son attitude et sa haine par des arguments plats tels que : « C'est contre nature ! » « C'est contre *ma* religion ! » « Tout cet LGBT machin c'est la mode. De ma jeunesse, on n'avait pas ça ! » Ces personnes, malheureusement, sont sourdes et aveugles à tous les contrarguments, à toutes les preuves, que l'on peut leur avancer, insistant sur le fait que l'homosexualité ne peut être contre nature si elle apparait dans plus de 450 espèces du règne animal (et l'homophobie n'est présente que dans une seule — c'est laquelle donc, contre nature ?), et portant un accent particulier sur l'art où, depuis l'Antiquité, la manifestation de l'homosexualité (ou au moins de l'homoérotisme) trouve sa place, ce qui dément cette théorie de « mode ». Si on peut se sentir submergé par une « culture » LGBT, ne serait-ce pas parce que, après tant de siècles d'oppression, de peur, de bâillonnement, on ose être enfin soi-même ? Et dans ce monde hétéronormatif qui nous présente, depuis la plus tendre enfance, le couple homme-femme comme le seul valable et possible, est-ce trop demander que de vouloir une représentation d'un phénomène bien présent dans la société qu'est, entre autres, l'homosexualité ? Certains esprits ont rassemblé tout le courage qu'il fallait pour s'exprimer, pour être les porte-paroles des parias dans une société phallocratique et homophobe. Ces esprits ont formé le terrain sur lequel les générations futures allaient pouvoir se battre pour une société plus égalitaire. C'est à tous ces audacieux et audacieuses que la communauté LGBT doit tout ce qu'elle a pu acquérir dans les années passées.

3.1. L'Antiquité

Depuis la Renaissance et la redécouverte de la culture grégoromaine, l'Antiquité représente une source quasi inépuisable de termes, d'idées, de sujets. On assiste à un défilé diachronique des mêmes sujets toujours remaniés et retouchés. La mythologie grécolatine dispose de tels attraits que même aujourd'hui on aime y puiser des sujets des œuvres d'art. Et l'homosexualité, qui avait sa place dans la société de l'époque, a su trouver ses auteurs et ses poètes pour être représentée aussi dans la littérature. On assiste à l'amour entre deux hommes dans les histoires de Ganymède et Zeus, de Narcisse et son reflet dans l'eau, d'Hyacinthe et Apollon. Selon le mythe, Ganymède fut enlevé par Zeus pour son immense beauté et devint son amant. Apollon, dieu des arts, s'éprit du beau Hyacinthe. Lorsqu'ils jouaient avec un disque, Zéphyr, jaloux d'Apollon, fit de sorte que le disque lancé par ce dernier frappât la tête d'Hyacinthe, qui en

mourut. Et finalement Narcisse (dont l'histoire et la psychanalyse ont fait l'origine du trouble qui porte son nom) qui ne tomba pas amoureux de son image, mais d'un jeune homme qu'il voyait dans l'eau et qui se trouvait être son image. C'est aussi pourquoi il se donna la mort : ayant appris que le beau jeune homme était lui-même, il comprit qu'il ne pourrait jamais l'avoir, et se noya par désespoir.

Ces mythes, à côté de l'histoire d'Achille et de Patrocle, ou d'Alexandre le Grand et son amant, allaient servir pendant la Renaissance et de sujets (aux peintres, aux sculpteurs), mais aussi de justification (à l'époque où l'on finissait au bucher pour si peu qu'une relation sexuelle avec une personne du même sexe, il devait être réconfortant de savoir qu'à une époque, ce qu'un homme ressentait envers un autre, était tout à fait fondé, toléré, accepté).

3.2. La Renaissance

L'époque médiévale ne nous apporte pas de grands témoignages de l'art homoérotique ; çà et là, quelques poèmes amoureux que s'écrivaient mutuellement les moines. C'est pendant la Renaissance et avec la lecture des textes grecs et latins que réapparaissent les mythes enfouis sous les sables du passé. Les peintres et les sculpteurs redonnent la vie à Ganymède, à Hyacinthe, à Narcisse, dans des postures où l'on peut admirer la beauté du corps masculin et, parfois, où l'amour des deux hommes représentés sautait aux yeux (tel Hyacinthe souvent représenté mort devant ou dans les bras d'un Apollon se lamentant).

Ainsi, les artistes homosexuels pouvaient exprimer leur adoration du corps masculin dans des arts visuels tels que la sculpture ou la peinture. On admirait la virilité dans l'Antiquité, et puisqu'on reprend tant de choses à cette époque, pourquoi pas des hommes (quasi) nus ? Et c'est là, selon Gide, ou plutôt selon Corydon auquel l'auteur prête sa voix et sa pensée dans le livre de dialogues éponyme, que réside la grandeur de l'art de la Renaissance : toute époque où l'objet d'admiration était le corps masculin, nous a donné des œuvres d'une qualité inestimable. Mais une fois que l'attention de l'artiste s'était détournée vers la femme, c'était, d'après Corydon, la décadence. Nous reparlerons de *Corydon*.

Mais tout comme les sculpteurs et les peintres pouvaient soulager leur besoin cuisant d'exprimer leurs sentiments en sculptant ou en peignant les traits dans lesquels ils trouvaient tant d'attraits, les écrivains homosexuels n'avait qu'à crier : Misère ! d'une voix étouffée. Dominique Fernandez défend la théorie⁴ (et il n'est pas le seul à faire ainsi) qu'un

⁴ Fernandez, D. (2015). *Amants d'Apollon: l'homosexualité dans la culture*. Grasset.

personnage qui subsiste toujours dans les consciences européennes, pouvait *en être* : Don Juan. Selon cette hypothèse, que l'auteur juge lui-même radicale, Don Juan change de femme aussi souvent seulement parce qu'il est incapable de trouver la satisfaction dans aucune d'elles. Il courtise tant de femmes parce qu'il n'en aime aucune. Mais laissons aux critiques et aux psychanalystes de porter un jugement. D'ailleurs, chaque lecture et chaque livre devraient être libres d'interprétation à tout le monde.

3.3. L'époque postrévolutionnaire

C'est après la Révolution, quand la sodomie était déjà dépenalisée et que les esprits, fort lentement, commençaient à s'ouvrir, que l'homosexualité a trouvé sa place dans la littérature. Elle n'était pas à chaque fois une preuve de celle de l'auteur, mais voulait présenter un phénomène présent dans la société de tous temps. *Armance* de Stendhal, *Vautrin* de Balzac, l'homosexualité de Wilde transparente aussi dans *Le Portrait de Dorian Gray*, le duo célèbre Verlaine et Rimbaud, et plus tard les œuvres d'André Gide, de Jean Cocteau, de Jean Genet, ou les personnalités telles que Pasolini, Yourcenar, etc. Malheureusement, pendant bien des décennies, l'homosexualité dans la littérature reflétait les opinions de la société contemporaine. Un homosexuel était un paria, un dégradé, qui ne pouvait mener une existence tranquille. Une seule issue pour un personnage homosexuel (une issue qu'on applaudissait même) : le suicide. Il fallait que l'homosexuel se rendît compte que jamais dans sa vie il n'aurait le bonheur, qu'il était exclu de la société, et que s'il « s'obstinait » à ne pas prendre de femme, qu'il épouse donc la mort ! Ceci devrait servir d'exemple à tous les invertis qui lisent l'histoire de leurs semblables qui, au moins, ont compris ce qu'ils avaient à faire.

Heureusement, ces barbaries ont déjà entendu leur glas sonner. Avec le temps, les personnes homosexuelles ont commencé à pouvoir vivre heureusement, ce qui impacta aussi le sort des homosexuels dans les livres.

3.4. Le 21^e siècle

Aujourd'hui, et toujours de plus en plus, les personnes LGBT trouvent une représentation de leurs conditions dans la culture. Jouissent de la plus grande popularité les romans *young adult* et les séries sur des plateformes de visionnage telles que Netflix. Malheureusement, pour toucher le plus grand public, les producteurs veulent, ou se sentent obligés, de mettre une personne LGBT partout, ce qui, souvent, ne peut avoir comme résultat qu'une maladroite

caricature. Les gays deviennent ainsi nécessairement efféminés (quelle laide parole), des experts de la mode qui ne comprennent goutte aux voitures et au sport, des orgueilleux qui portent le nez bien haut et pourfendent de paroles ardentes quiconque n'est pas ajusté au dernier gout, et pour couronner le tout : ils sont noirs (une autre nécessité à fourrer partout) et les meilleurs amis de filles avec les mêmes « qualités » ! (À part la couleur de peau, cette description sied à merveille aux gays que l'on peut trouver dans la cinématographie tchécoslovaque.) Un cercle vicieux, car ces caricatures rentrent dans la conscience d'un grand nombre de spectateurs et de spectatrices, pour qui les gays ne peuvent être que tels. (Hélas ! les gays eux-mêmes apprennent ainsi à ne pas apprécier la communauté LGBT.)

Néanmoins, grâce surtout à des esprits dont les yeux ne sont pas aveuglés par une sorte de brume d'opinions moyenâgeuses, on peut trouver aujourd'hui un bon nombre de films, de séries et de livres, où l'homosexualité est traitée (ou apparaît) d'une façon intelligente, compréhensive, inclusive, et non pas d'une manière qui doit prêter à rire. Nous pouvons citer (sans pour autant soustraire l'importance et les qualités aux autres productions) le roman et le film *Call me by your name*, qui sont devenus un succès mondial. Surtout, la plateforme Netflix, entre autres, produit un nombre considérable de séries (mais aussi de films) qui sont souvent dévorées par les jeunes générations, qui se sentent particulièrement concernées (étant donné que les personnages des séries sont souvent des adolescents qui font face aux mêmes problèmes et difficultés que ceux et celles qui apparaissent dans les séries et les films). Dans la communauté LGBT, la courte série du nom *Young Royals* a cueilli un succès éclatant. Il reste à voir si la nouvelle série, *Heartstopper*, basée sur une bande-dessinée du même nom, aura le même sort auprès des jeunes âmes fortes et courageuses des personnes LGBT. Pour l'instant, son succès paraît indubitable.

4. Écrire gay à l'époque de Gide et de Genet

Aujourd'hui, nous pouvons observer, dans une bonne partie des pays occidentaux, une tendance à inclure l'homosexualité (et, de plus en plus, des personnages LGBT) dans les productions. Cette tendance, espérons-le, va suivre son chemin jusqu'à une normalisation effective. Espérons que les producteurs et productrices ne sentiront plus cette obligation à inclure une personne LGBT dans leurs œuvres, ce qui ne peut avoir comme résultat que des caricatures. Toutefois, il y a cent ans à peine, écrire gay n'était pas aussi évident que ça l'est aujourd'hui. Si on voulait traiter le sujet de l'homosexualité, il fallait s'attendre à des mots de découragement de la part de ses proches, au refus des éditeurs de publier « ce que personne ne lirait » et, si l'œuvre paraissait enfin, il ne fallait pas s'étonner des tempêtes de reproches, d'accusations d'atteinte aux bonnes mœurs, etc., etc. L'homosexualité, si déjà elle apparaissait dans une œuvre, se devait d'être ce qu'elle était : une aberration, un vice contre nature. Et ceux qui en étaient atteints devaient trouver une fin qui leur était à priori réservée : devenir « normaux », ou mourir, malheureux, par suicide (au mieux) ou dans une extrême pauvreté et comme des parias. Effectivement, les premiers romans où les homosexuels assumés ne mouraient pas, voire trouvaient une existence supportable, heureuse, ne commencèrent à apparaître que dans les années 50 du siècle dernier.

Innombrables étaient ceux et celles qui condamnaient toute apparition, toute mention de l'uranisme. Toujours était présente dans les esprits cette idée que ce dont on ne parle pas, n'existe pas (telle l'Italie de Mussolini). Quant aux artistes, si on voulait garder un bon renom, il fallait ne pas tolérer ce *vice*. En 1926, Eugène Montfort eut l'idée de demander aux écrivains et écrivaines, par l'intermédiaire d'une enquête publiée dans sa revue *Les Marges*, ce qu'on pensait du développement du sujet de l'homosexualité dans la littérature⁵. Trente-deux réponses. Certaines étaient plus indulgentes, d'autres, au contraire, ne voilaient pas leur indignation. On y voit par exemple les mêmes arguments qui trouvent toujours la grâce aux yeux des homophobes d'aujourd'hui : vice contre nature, une influence sur les mœurs, un désir de se distinguer... Il est intéressant de voir que certains arguments se contredisent : un déplore le talent que les auteurs engagent dans l'écriture sur une chose pareille, l'autre prétend que les auteurs n'ont aucune qualité significative et veulent se vendre en écrivant sur un sujet dont on sait qu'il existe un public.

Ce qui est déjà plus triste, c'est que Gaston Gallimard, éditeur de Gide, de Proust, de Genet, a insisté sur le fait qu'il n'avait jamais déjeuné avec Gide parce que son homosexualité

⁵ Dominique Fernandez, *Amants d'Appolon*, *op. cit.*

lui répugnait. Plus triste encore : Mauriac, qui savait reconnaître les qualités de Gide et n'arrêtait pas de le comparer à Proust, ne cachait pas sa dépréciation de la sexualité de Gide : « *Quel critique s'écriera enfin : "Suffit pour la sexualité de Gide !" »*⁶ L'auteur de *Thérèse Desqueyroux* se plaignait qu'on ne cessât de parler de Gide et de Proust, ce qui empêchait de redécouvrir la beauté de leurs œuvres. Et Mauriac de renchérir : il trouvait que cette « *insupportable et très basse obsession* » de la sexualité chez Gide ne faisait que rendre « *plus dérisoire cet appauvrissement* »⁷ du romancier causé par cette obsession de sexualité. Mais le sort a voulu, avec les découvertes qu'apporte Jean-Luc Barré dans la biographie de Mauriac, que ce dernier aille se ranger du côté de ces homosexuels refoulés qui avaient besoin de fortifier l'image de l'hétérosexuel qu'ils laissaient paraître, en s'en prenant à ces braves qui ont osé combattre la société homophobe. Malheureusement, Mauriac n'a pas été le seul.

⁶ Mauriac, F. (1993). *Mémoires intérieures - Nouveaux mémoires intérieurs*. FLAMMARION, p. 229.

⁷ *Ibid.*, p. 240.

5. André Gide, le grand défenseur

André Gide, l'un des écrivains français du 20^e siècle les plus connus dans le monde, ne se cachait pas avec son orientation sexuelle et avec ses avis sur les mœurs de la société contemporaine. Il traite le sujet de l'homosexualité dans plusieurs œuvres, et nous regarderons de plus près deux des plus significatives pour cette cause : *Corydon* et *Les faux-monnayeurs*. Et c'est précisément ce dernier ouvrage que Dominique Fernandez cite à la fin de son essai *Amants d'Apollon*⁸, dans une liste qu'il appelle « Bibliothèque gay idéale en quinze livres » qui présente des œuvres où l'homosexualité est abordée de façons variées. Pour *Les faux-monnayeurs*, c'est « l'art de dire sans le dire le désir homosexuel ». Mais est-ce bien ainsi ?

En ce qui concerne le livre en question, on le verra ultérieurement. Mais pour ce qui en est de la vie, des œuvres, des opinions enfin, de Gide, pas tout à fait. Nous avons bien vu Mauriac, indigné, avec son : « *Suffit pour la sexualité de Gide !* » Écrire ou parler de l'homosexualité était bien hasardé à l'époque, et voici Gide qui en parle bien à l'aise ! Ou du moins le prétendait-il. Mais pour lui, comme il le développe dans *Corydon*, l'homosexualité n'était rien de quoi avoir honte. Enfin... nous y reviendrons. Gide écrivait donc sur l'homosexualité pour, disons-le mot, la normaliser. Et *Corydon* devait servir à cette fin plus qu'un autre texte. On pouvait déjà entendre dire que dans *Corydon*, Gide défend l'homosexualité. Voyons ce bref écrit de plus près.

5.1. *Corydon*, le plaidoyer de la cause homosexuelle

Dans la préface de son livre, Gide écrit : « *Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort.* »⁹ Cette première phrase de la première préface nous laisse déjà imaginer la nature du livre : il ira à l'encontre des « bonnes mœurs » et contredira la société contemporaine. Comment le livre est-il conçu ?

Le narrateur, dont on ignore le nom, représente une incarnation des idées, des préjugés de la société. À la suite d'un brouhaha causé par des procès où les accusés étaient des uranistes, le narrateur décide à rendre visite à son ancien ami Corydon, qu'il sait être lui-même homosexuel. Pendant quatre jours, au cours de quatre dialogues, le narrateur et Corydon échangent. Le premier avance des arguments qui présentent le point de vue d'une société hétéronormative et homophobe, parfois d'une crudité et d'une platitude que l'on peut observer

⁸ Dominique Fernandez, *Amants d'Appolon*, op. cit., pp. 639–640.

⁹ Gide, A. (2019). *Corydon*. Gallimard. p. 7.

dans les arguments des homophobes d'aujourd'hui ; mais plus souvent il s'exprime et objecte avec esprit et culture. Corydon, lui, ne perd pas son sang-froid et répond aussi bien qu'il le peut, en basant ses arguments et ses opinions sur ses lectures de diverses œuvres. Nous apprenons que Corydon écrit un livre où il défend l'homosexualité sur trois niveaux : biologique, artistique et social. Avec le narrateur, il s'entretient sur chacun de ces aspects, auxquels il consacre respectivement le deuxième, troisième et quatrième jour de leur rencontre. Corydon n'apporte pas de conclusion à ces quatre jours remplis de débats et d'échange d'arguments et d'opinions, mais espère avoir, au moins un peu, influencé et remanié le regard que portait le narrateur à l'égard des homosexuels.

Dans certains aspects, ce court livre est toujours d'actualité aujourd'hui. Corydon met un accent sur l'hétéronormativité, qui a façonné et façonne encore notre société. Corydon :

« Songez que, dans notre société, dans nos mœurs, tout prédestine un sexe à l'autre ; tout enseigne l'hétérosexualité, tout y invite, tout y provoque, théâtre, livre, journal, exemple affiché des aînés, parade des salons, de la rue. Si l'on ne devient pas amoureux avec tout ça, c'est qu'on a été mal élevé, s'écrie plaisamment Dumas fils dans la préface de la Question d'Argent. Quoi ! si l'adolescent cède enfin à tant de complicité ambiante, vous ne voulez pas supposer que le conseil ait pu guider son choix, la pression incliner, dans le sens prescrit, son désir ! Mais si, malgré conseils, invitations, provocations de toutes sortes, c'est un penchant homosexuel qu'il manifeste, aussitôt vous incriminez telle lecture, telle influence ; (et vous raisonnez de même pour un pays entier, pour un peuple) ; c'est un goût acquis, affirmez-vous ; on le lui a appris, c'est sûr ; vous n'admettez pas qu'il ait pu l'inventer tout seul. »¹⁰

Ce paragraphe serait bon d'être lu à ces personnes qui avancent les arguments que Corydon essaie de réfuter. Dans une société où l'on grandit, souvent, dans la même maison avec des parents hétérosexuels, avec des couples hétérosexuels omniprésents, avec les écoles qui nous enseignent cette distinction des deux sexes et prétendent que l'un ne peut se passer de l'autre, et, finalement, dans un monde rempli de violence envers les « différents », comment pourrait-on choisir délibérément d'être homosexuel ? Et ces plaintes qu'on entend, inculquant la Gay

¹⁰ *Ibid.*, pp. 38–39.

Pride, les séries et films avec des personnages LGBT, voire les « mauvaises fréquentations » ; après cent ans, certains esprits n'ont pas évolué, et cet aspect du texte reste toujours bien actuel.

Corydon aborde encore deux thèmes qui sont toujours actuels aujourd'hui, et plus qu'à la seule homosexualité se rapportent aux personnes LGBT en général. Tous les deux sont un effet que peut avoir l'hétéronormativité sur les esprits, soit des personnes concernées (LGBT), soit de leurs proches. Dans les débuts de leur conversation, Corydon dit : « *On n'est jamais si seul dans la vie, que la boue que certains nous jettent n'éclabousse à la fois quelques autres qui nous sont chers.* »¹¹ Naturellement, à l'époque, et aujourd'hui encore, « sortir du placard » (assumer son homosexualité et ne plus la cacher) entraînait des insultes, de mauvais regards, enfin tout ce qu'on peut voir actuellement à travers le globe. Mais ces actes ne se limitaient pas qu'aux uranistes, mais tombaient aussi sur la tête de leurs proches. « Et l'honneur de la famille ! » Plus que l'homophobie et le mépris de la différence, les parents craignaient d'être mal vus par la société. « Il ne faut pas perdre son bon nom ! » Cela reste le même de nos jours : « Que vont penser les voisins ? » Le fameux qu'en-dira-t-on influence et manipule tellement les pensées des parents (mais pas seulement), que pour ne pas perdre leur nom, ils seraient prêts à renier leurs enfants. Égoïsme ? Fort probablement. Juger l'opinion des autres plus importante que l'amour qu'on a pour ses enfants, voici qui est aux antipodes de ce à quoi devrait ressembler la religion. Malheureusement, ce sont surtout les religieux qui renient leurs enfants, « pourvu qu'on ne me ferme pas la porte du paradis ! » Apparemment, c'en était déjà trop pour le pape François qui, tout en ne plaidant pas pour l'homosexualité, a pris la défense de ces enfants abandonnés, en s'en prenant à ceux qui, croyant bien faire, les reniaient et les jetaient à la rue : « *Je ne dirai jamais que le silence est un remède. Ignorer son fils ou sa fille qui a des tendances homosexuelles est un défaut de paternité ou de maternité : "Tu es mon fils, tu es ma fille, tel que tu es. Je suis ton père ou ta mère : parlons".* »¹² La réaction se s'est pas fait attendre : « Le diable s'est emparé du pape ! » Nous avons encore un long chemin à faire.

Le troisième sujet, enfin, concerne les personnes LGBT et comment elle peuvent se sentir quand elles se rendent compte de ne pas être... « comme il faut ». Corydon : « *Il ne me restait plus qu'à connaître que je n'étais pas un cas monstrueux, un cas unique, pour reconquérir mon assurance, échapper à ma propre aversion.* »¹³ Se haïr, se trouver répugnant, mais surtout penser être l'unique cas. Tels peuvent encore être les conséquences de

¹¹ *Ibid.*, p. 20.

¹² Bienvault, P. C. L. E. N. S. (2018, août 27). *Propos du pape sur l'homosexualité : pourquoi a-t-il parlé de « psychiatrie » ?* La Croix. <https://www.la-croix.com/Religion/Catholicisme/Pape/Pourquoi-pape-Francois-rapproche-psychiatrie-homosexualite-2018-08-27-1200964199>

¹³ André Gide, *Corydon*, *op. cit.*, p. 24.

l'hétéronormativité et de la tabouisation de l'homosexualité aujourd'hui. Pourtant, avec les médias sociaux, on n'a plus qu'à écrire quelques petits mots dans la barre de recherche pour voir qu'il existe tout un tas de personnes qui nous ressemblent et qui sont passées par les mêmes tracasseries d'esprit (voire par le doute de leur identité) que nous. Ces pauvres gens doivent comprendre que leur différence n'est rien de quoi ils devraient avoir honte. Ils ne sont pas malades, leur orientation n'est pas une aberration ; ils sont tout à fait, disons le mot, normaux.

Corydon porte un accent particulier sur ce fait, en citant un certain abbé Galiani : « *L'important, écrivait-il à Mme d'Épinay, – l'important n'est pas de guérir, mais bien de vivre avec ses maux.* »¹⁴ Corydon est un « médecin d'âmes » que viennent consulter des personnes homosexuelles, entre autres. Et sa technique de soins consiste justement en ces termes de l'abbé Galiani : Corydon persuade ses patients (car on parle surtout des hommes) qu'ils ne sont pas malades.

Nous donc voilà devant cette question : pourquoi Corydon écrit-il son livre ? Raisons qui sont à la fin les mêmes pour la rédaction de *Corydon*. Voyons maintenant cet extrait de dialogue entre Corydon et le narrateur, et faisons attention à comment Corydon appelle les homosexuels :

« *"Je pense que vous comprenez à présent pourquoi je veux écrire ce livre. Les seuls livres sérieux que je connaisse sur cette matière sont l'œuvre de quelques médecins. Il s'en dégage dès les premières pages une intolérable odeur de clinique.*
— *Ce n'est donc pas en médecin que vous comptez parler ?*
— *En médecin, en naturaliste, en moraliste, en sociologue, en historien...*
— *Je ne vous savais pas tout cela.*
— *C'est-à-dire que je prétends n'y point parler en spécialiste, mais en homme. Les médecins qui d'ordinaire traitent de ces matières n'ont affaire qu'à des uranistes honteux ; qu'à des piteux, qu'à des plaintifs, qu'à des invertis, des malades. Ceux-là seuls viennent les trouver. En tant que médecin, c'est bien aussi de ceux-là que je soigne ; mais, en tant qu'homme, j'en rencontre d'autres, ni chétifs, ni plaintifs, — c'est sur eux qu'il me plaît de tabler."* »¹⁵

¹⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹⁵ *Ibid.*, pp. 28–29.

Des « uranistes honteux », des « piteux », des « plaintifs », des « invertis », des « malades ». Ainsi, les « malades », qui ne sont à la fin pas des malades, redeviennent ici des malades. Est-ce vraiment des homosexuels que Corydon, qui *en est* lui-même, parle ? Voyons encore :

« L'homosexualité, tout de même que l'hétérosexualité, a ses dégénérés, ses viciés et ses malades ; j'ai, comme médecin, relevé, à la suite de beaucoup de confrères, maints cas pénibles, désolants ou douteux ; j'en ferais grâce à mes lecteurs ; encore une fois mon livre traitera de l'uranisme bien portant [...]. »¹⁶

Et pour finir :

« — Si vous le voulez bien, nous laisserons de côté les invertis. Je leurs tiens à grief ceci, que les gens mal renseignés confondent les homosexuels normaux avec eux. Et vous comprenez, je l'espère, ce que par "inverti" je veux dire. L'hétérosexualité tout de même compte aussi des dégénérés, des maniaques, des malades. »¹⁷

Voilà que c'est dit enfin : les « homosexuels normaux ». Dévoilons maintenant le titre que Corydon envisage de donner à son livre : *Défense de la Pédérastie*. Les choses devraient déjà paraître plus claires. Corydon, et ainsi Gide lui-même, range d'un côté la pédérastie et ce qu'il trouve être ses synonymes : l'uranisme et l'homosexualité. De l'autre côté, il met l'inversion. Mais le terme « pédérastie » n'est pas pris dans son acception qu'il pouvait avoir à l'époque (donc un synonyme effectif d' « homosexualité »), mais dans le sens originel et aussi celui d'aujourd'hui : une relation homosexuelle entre un adulte et un adolescent. Corydon se fait un chantre de l'époque révolue de la Grèce antique, loue la pédérastie et trouve des moyens de la proclamer « naturelle ». Dans ce cas, l'uranisme et l'homosexualité ne sont naturels que s'ils sont synonymes de pédérastie. Mais Corydon ne démentait pas que l'homosexualité, tout comme l'hétérosexualité, avait ses dégénérés, ses « malades », et ces malades, ce sont précisément les « invertis ». Corydon ne précise pas ce qu'il entend par ce terme, mais sa signification dégage du texte et n'était pas obscure aux contemporains de Gide : un inverti est un homme dont l'orientation est inversée ; un homme, donc, qui est, comme les femmes, attiré par les hommes. Ainsi, avec le point de vue d'aujourd'hui, le synonyme de l'homosexualité est l'inversion, et non pas la pédérastie. Pour Corydon et pour Gide, un couple homosexuel de deux

¹⁶ *Ibid.*, p. 30.

¹⁷ *Ibid.*, p. 122–123.

adultes était inimaginable. Tout comme pour les Grecs. Ceux-là, ce sont les « malades », les « piteux » que Corydon mentionne.

Nous voici donc devant une tentative de réhabilitation quasi parfaite de la pédérastie grecque. Corydon renchérit : « [...] un aîné se rend mieux compte des troubles d'un adolescent, que ne le saurait faire une femme, et même experte en l'art d'aimer »¹⁸. Cet adolescent devrait avoir entre 13 et 18 ans, et si la relation est chaste ! Ce serait parfait : « Je dis que cet amour, s'il est profond, tend à la chasteté — mais seulement, il va sans dire, s'il résorbe en lui le désir, ce que n'obtient jamais la simple amitié — et qu'il peut être pour l'enfant l'invitation la meilleure au courage, au travail, à la vertu. » On aurait envie de dire que Corydon est un Grec qui a manqué, de beaucoup ! son siècle.

Avec toutes ces informations, on ne peut plus douter : Gide ne défendait pas l'homosexualité. Ou, si l'on tend à garder le terme : il défendait ce qu'il entendait par « homosexualité ». Il est certain qu'écrire un tel livre demandait une énorme dose de courage, peut-être a-t-il aussi influencé les esprits (mais non pas si tôt qu'il l'aurait souhaité, par la voix de Corydon : « Je gage qu'avant vingt ans, les mots : contre nature, antiphysique, etc., ne pourront plus se faire prendre au sérieux. »¹⁹ Cet « avant vingt ans » sera déjà l'époque de Genet ; rien n'aura changé. Et même aujourd'hui on entend, avec un grand sérieux, certaines personnes prononcer cet argument plat et usé.), mais on ne peut pas négliger le fait que, malgré ce livre et ces qualités prêtées à la pédérastie, Gide était bien « homophobe » envers les invertis.

5.2. L'homosexualité de Gide

Aujourd'hui, on dirait (et on dit) tout simplement : André Gide était homosexuel. Mais il serait bien de distinguer l'homosexualité et la pédérastie, pour deux raisons : primo, même si, dans le passé, les termes se confondaient délibérément, aujourd'hui existe un consensus qui se donne pour objectif la distinction de ces termes. (Ce qui a pour cause que le terme *pédérastie* s'emploie surtout pour la Grèce antique, où cette pratique était fort fréquente. Qui plus est, ce terme vient du grec.) Secundo : n'est-ce pas que Gide disait lui-même, par la voix de Corydon, qu'il y a des homosexuels normaux (à entendre : des pédérastes) et des invertis (à lire : des homosexuels tels qu'on en connaît aujourd'hui) ? Pourquoi ne pas respecter cette distinction, mais inversement ? Il est vrai pourtant que le mot « pédéraste » comporte bien peu de grâce. (C'est d'ailleurs de là que vient l'insulte *pédé*.)

¹⁸ *Ibid.*, p. 127. De même pour la citation suivante.

¹⁹ *Ibid.*, p. 30.

C'est qu'André Gide n'était pas pédéraste que théoriquement, mais aussi dans la vie. Certains auront déjà entendu parler d'un certain Marc Allégret, avec lequel Gide entretenait une relation qui correspond à ce qu'il appelle la « pédérastie normale » et l'« amour chaste ». Marc n'était pas homosexuel, ni attiré par les hommes de quelle que manière que ce fût. Mais il se plaisait à ce « jeu » : Gide l'instruisait, organisait sa vie, organisait ses vacances. Mais cet amour était parfaitement spirituel. Leur correspondance ne laisse pas paraître des traces de l'érotisme. Pas d'érotisme, mais que de passion ! « *Je languirais s'il fallait me passer de toi plus longtemps... [...] Mon amour pour toi me donne du génie. Ah ! comme je t'attends !! À bientôt. À bientôt.* »²⁰

Cette passion d'un adulte pour un adolescent est aussi bien visible dans *Les faux-monnayeurs*. François Mauriac, qui critiquait Gide car, dans ses œuvres, il ne présente et ne découvre que... Gide ; François Mauriac, enfin, a écrit : « *Il n'empêche que si nous rouvrons aujourd'hui ces Faux-monnayeurs, nous voyons dès les premières pages que le livre demeure vivant grâce au personnage d'Édouard qui est Gide, et aux adolescents sur lesquels Édouard pose le regard de Gide.* »²¹ Mauriac a compris l'attraction qu'avait Gide pour les adolescents, et a remarqué que le schéma *éraste-éromène*, vieux d'au moins deux millénaires et que Gide louait, était transposé dans *Les faux-monnayeurs*. Voyons maintenant comment s'était débrouillé Gide à représenter des personnages, disons, homosexuels, et les sentiments qu'ils pouvaient avoir.

5.3. *Les faux-monnayeurs*, une passion tacite

Quand nous lisons *Les faux-monnayeurs*, on n'a pas de doute : il doit bien y avoir quelque chose entre Édouard et Olivier. « Ça saute aux yeux ! » pourraient s'écrier certains esprits. Mais comment ? Si nous parcourons le livre d'une lecture attentive, on remarquera que ce qu'on sent être entre Édouard et Olivier, n'est exprimé qu'implicitement : à aucun moment, un mot désignant une personne homosexuelle ou l'homosexualité elle-même, n'est utilisé. Aucun mot *per se* ne porte le concept de l'homosexualité. Ainsi, si l'on est persuadé des sentiments que portent l'un envers l'autre Olivier et Édouard, il doit y avoir des indices qui nous le font croire. Examinons maintenant comment Gide s'est-il débrouillé pour nous faire passer son message, sans pour autant recourir à des termes qui en diraient trop long.

Les signes qui trahissent l'affection qu'ont l'un pour l'autre Édouard et Olivier, sont bien identifiables par quiconque a déjà eu des sentiments pour une autre personne, et non pas

²⁰ Gide, A., & Masson, P. (2019). *Correspondance: 1888-1951: Lettres choisies*. Paris: Gallimard. p. 344.

²¹ François Mauriac. *Mémoires intérieures - Nouveaux mémoires intérieurs*, op. cit., p. 108.

nécessairement dans un contexte homosexuel. Le premier signe, pourtant, qui nous met sur la piste d'une possible homosexualité d'Olivier, est le récit qu'il fait à Bernard de sa première expérience avec une fille.

« *"Eh bien ! mon vieux, c'est dégoûtant. C'est horrible... Après, j'avais envie de cracher, de vomir, de m'arracher la peau, de me tuer.*

— *Tu exagères.*

— *Ou de la tuer, elle..." »*²²

Ce passage ne fait que suivre à la perfection les théories avancées par Corydon, dont une était que durant l'adolescence, on ne peut bien savoir par quel sexe on est attiré, et il faut des expériences. Le jeune Olivier vient d'en avoir et a compris qu'entre lui et les femmes, il y a un fleuve infranchissable. On peut voir aujourd'hui un bon nombre de jeunes gens qui veulent « expérimenter » avec des personnes du même sexe, ce qui, selon la théorie de Gide (et nous ne le contredisons pas), est tout à fait naturel. Mais on peut aussi entendre les mauvaises langues dire des choses telles que : « C'est de la mode ! » en voyant que les jeunes jouissent d'une liberté que l'on ne pouvait que rêver auparavant ; et puis : « Ça te passera. » ce qui peut très bien être le cas, mais on a parfois tendance à généraliser et à dire le même aux personnes qui sont bien persuadées de leur orientation.

Ce qui, outre le récit d'Olivier, pourrait nous intriguer dans ce passage, est une amitié quasi rêvée des deux garçons. La façon dont ils se parlent, et le fait qu'ils sont couchés tous les deux dans le même lit, les futures jalousies éprouvées envers l'autre... On voudrait croire que Bernard *en est* aussi. Une certaine ambiguïté se met en place quant à la sexualité du jeune homme : « *Un peu de ce dépit qu'il avait ressenti tout à l'heure à voir Olivier au bras d'Édouard : un dépit de ne pas en être.* »²³ Comment lire ce passage ? Celui ou celle qui lit ce texte aura sûrement remarqué que nous utilisons, de temps en temps, l'expression *en être*, pour parler d'une personne qui est homosexuelle. Est-ce aussi le cas dans le passage ci-dessus ? Bernard éprouve-t-il du dépit en voyant son très bon ami dans les bras d'un autre homme et, se disant : « Ça aurait dû être moi. » regrette de ne pas être lui-même homosexuel ? Ou bien serait-ce qu'il voit son meilleur ami dans les bras d'un autre, ce qui le rend, tout simplement, amicalement ou non, jaloux, et *en être* signifie *être avec les deux* ? Voire seulement avec Olivier ? ou Bernard ? Pour l'instant, on l'ignore. Ce n'est que plus tard que son orientation

²² Gide, A. (2017). *Les faux-monnayeurs*. Gallimard, pp. 35–36.

²³ *Ibid.*, p. 117.

nous sera rendue plus diaphane avec son amour platonique pour Laura, et son expérience charnelle (à laquelle il n'a pas réagi aussi théâtralement qu'Olivier) avec Sarah.

Un autre signe, que l'on peut très facilement reconnaître car toujours actuel de nos jours, consiste dans les sentiments et dans les pensées que l'on a quand on attend la venue d'une personne que l'on aime et que l'on a pas vue depuis un certain temps.

« Le train s'arrête. Vite, un porteur ! Non ; sa valise n'est pas si lourde, et la consigne n'est pas loin... À supposer qu'il soit là sauront-ils seulement, dans la foule, se reconnaître ? Ils se sont si peu vus. Pourvu qu'il n'ait pas trop changé !... Ah ! juste ciel ! serait-ce lui ? »²⁴

Voici, dans un discours indirect libre, le bourdonnement des pensées d'Édouard au moment de rencontrer Olivier. Hâte, doute, espérance, tout est là. Nous pouvons bien imaginer un Édouard qui ne laisse rien paraître du tohubohu de ses pensées, mais à l'intérieur est dévoré de joie, de peur, d'espoir. Comprendront ceux et celles qui ont déjà aimé. Mais comment comprendre cette phrase : *« Pourvu qu'il n'ait pas trop changé ! »* ? À partir du contexte, on pourrait dire avec certitude : Pour qu'il le reconnaisse ! Tout à fait. Mais les pages qui suivent nous dévoileront encore un grand faible qu'a Édouard pour la beauté d'Olivier. Qu'il a et qu'il a eu quand ils se sont rencontrés. Cette exclamation, ne serait-ce pas qu'Édouard espère retrouver le jeune homme aussi beau que quand il l'a quitté ? *« Pourvu qu'il n'ait pas trop changé ! »* deviendrait donc : *« Pourvu qu'il n'ait pas trop vieilli ! »* Nous savons déjà qu'Édouard observe avec le regard de Gide, et si Olivier n'était plus un adolescent, mais un jeune adulte (supposons : avec une pilosité faciale, par exemple), ce ne serait pas possible. Non, merci !

Quant aux signes, c'est nous qui en voyons et que nous essayons de comprendre maintenant. Mais Édouard a soumis Olivier à la même épreuve. Un signe qu'il ne nous faut pas déchiffrer, grâce à l'explication du narrateur, mais qu'Édouard espérait qu'Olivier allait comprendre :

« Comment supposer même qu'Olivier ait pu prendre connaissance de la carte où il [Édouard] annonçait aux parents d'Olivier son retour — et où incidemment, négligemment, distraitement en apparence, il précisait le jour et l'heure — comme on tendrait un piège au sort, et par amour des embrasures. »²⁵

²⁴ *Ibid.*, p. 80.

²⁵ *Ibid.*, p. 79.

Comme si on tendait « un piège ». Parfaitement. Certaines personnes auront reconnu ces subtilités, car elles en ont usé elles-mêmes. Citons un exemple de notre époque : certaines personnes LGBT, auxquelles plait une personne du même sexe, mais dont on ignore l'orientation sexuelle, peuvent se servir de ce genre de « piège » afin de comprendre si, oui ou non, ça vaut le coup. Cette situation a été parfaitement représentée dans la nouvelle série sur Netflix *Heartstopper*, où un garçon, visiblement épris de son nouvel ami, lui écrit ce message : « *Merci d'être mon ami hétéro qui me soutient haha* » (S1É2). Plus que pour remercier, le jeune homme envoie ce message pour se faire potentiellement détromper : « Mais non, je ne suis pas hétéro... » Et hop, la voie est libre ! Malheureusement, le destinataire n'a pas compris ce langage, et sa réponse, que le jeune homme attend avec une respiration profonde et accélérée, n'est qu'un pauvre et ignorant : « *Mdr, t'inquiète !* » Plût au ciel que certains esprits fussent d'une intelligence plus épanouie. Olivier l'a été, fort heureusement, en déchiffrant le message, ce qui a permis une rencontre avec Édouard que nous analyserons plus bas.

Il nous reste quatre sujets à voir, qui sont, dirait-on, les plus importants quant à l'homosexualité présente dans le livre. Il s'agit du motif de la jalousie, du regard, de l'embarras et du suicide.

5.3.1. La jalousie

Le motif de la jalousie est présent à travers tout le livre. Nous en voyons tout d'abord une « amicale » (entendons : entre amis, car comment peut-elle être amicale ?) entre Bernard et Olivier : les lettres que les adolescents s'envoient rien que pour se vanter, cette jalousie qu'éprouve Bernard en voyant Olivier avec Édouard, celle que ressent Olivier en sachant Édouard en Suisse avec Bernard, etc. Mais tout comme cette jalousie de Bernard envers les deux autres n'est qu'« amicale », celle d'Olivier ne l'est plus tout à fait : n'est-ce pas, à la fin, qu'il a des sentiments pour Édouard ? et que le voilà parti avec son meilleur ami ? Dans ce cas, nous pouvons déjà parler d'une jalousie qui tire son origine dans l'homosexualité du jeune homme.

On pourrait dire que la jalousie entre Bernard et Olivier était quelque peu combative, surtout avec la vantardise qui transparait dans les lettres qu'ils s'envoient, mais elle l'était encore plus entre Édouard et Passavant, car l'objet en était... Olivier. Et c'est précisément cette jalousie qui nous fait croire à une possible homosexualité de Passavant, que ce dernier essaie de voiler :

« Passavant, penché vers Sarah, avait passé son bras autour de sa taille et se montrait de plus en plus pressant. Averti des bruits désobligeants qui couraient sur ses rapports avec Olivier, il cherchait à donner le change. »²⁶

Passavant, pour prouver qu'il n'en est pas, fait une chose on ne peut plus naturelle : il choisit sa proie du sexe opposé qu'il commence à courtiser. Mais comme il peut être lourd ! Cette pratique a su survivre à des siècles, et on peut la voir en action chez certains individus aujourd'hui encore. Comme disait Fernandez à propos de Don Juan, ces hommes, ne pouvant aimer une femme, les aiment toutes. On ne cherche pas la galanterie, mais la conquête, pour pouvoir se vanter auprès des hommes, car qu'y a-t-il de plus hétérosexuel et de plus viril, qu'une liste débordante de conquêtes féminines ? Et c'est exactement l'objectif de Passavant.

Le comte essaie de voiler une autre chose que son homosexualité : son regret de la perte d'Olivier (et ainsi sa jalousie, bien sûr). Quand Édouard vient chercher les affaires d'Olivier, Passavant que fait-il ? Malgré ses « un gentil garçon », il ne cesse de calomnier le jeune homme. Mais les choses ne sont pas très différentes aujourd'hui : après une rupture (et dans le cas d'Olivier et de Passavant, nous pouvons parler de rupture), on a parfois cette tendance à, primo, dire du mal sur notre ex-partenaire, et secundo, on s'efforce à voir la personne sous un jour plus mauvais, afin de chasser toute affection. Le comte agit donc, malgré une évidence flagrante de son comportement, très naturellement, comme aurait agi tout un chacun qui se trouverait dans sa peau.

5.3.2. Le regard

Le regard jouit dans *Les faux-monnayeurs* d'un énorme pouvoir. Le regard « dans le dos », à l'insu, le regard baissé, ou les regards qui se croisent — on ne peut douter que c'est en grande partie à ces divers types de regard que l'on comprend les sentiments qui meuvent les personnages. Quelle est d'ailleurs l'origine de la passion d'Édouard pour Olivier ?

« Dès que je le vis, ce premier jour, dès qu'il se fut assis à la table de famille, dès mon premier regard, ou plus exactement dès son premier regard, j'ai senti que ce regard s'emparait de moi et que je ne disposais plus de ma vie. »²⁷

²⁶ *Ibid.*, p. 289.

²⁷ *Ibid.*, p. 96.

Un coup de foudre. Et comme Édouard le précise, ce n'était pas seulement en voyant Olivier, mais surtout quand ce dernier dévisagea Édouard à son tour. Voici de quelle force jouit le regard du jeune homme, capable même de faire rougir Édouard qui ne se laisse pas si facilement décontenancer :

« Olivier qui, jusqu'à ce moment, avait fait semblant de dormir, ouvrit les yeux, nos regards se croisèrent et certainement si je ne rougis pas, c'est qu'aucun des autres n'était en état de m'observer. »²⁸

Mais les choses seraient beaucoup trop belles si les deux hommes n'avaient qu'à se regarder pour succomber l'un à l'autre. On vit toujours dans une époque où l'homosexualité est une maladie. En tant qu'homme homosexuel, on ne peut se promener et scruter à plaisir tous ceux qui nous plaisent. C'est aussi pourquoi Édouard aime à suivre du regard les jeunes garçons à leur insu : *« Ce n'est que lorsqu'il ne me voit pas que j'ose le contempler à loisir. Je le suis parfois dans la rue sans qu'il le sache. »²⁹* Et rien n'a changé : les hommes homosexuels, s'ils veulent contempler un autre homme, doivent faire ainsi avec une énorme précaution, sous risque de se faire « arranger la façade ». Il n'y a que des hommes hétérosexuels qui n'arrivent à faire preuve de virilité qu'avec des « *T'es bonne !* » barbares.

5.3.3. L'embarras

Un autre des motifs importants qui nous aident à comprendre l'homosexualité d'Olivier et d'Édouard, est celui de l'embarras. Nombreux sont les moments où les deux hommes se trouvent embarrassés par la présence de l'autre (mais une présence qu'ils veulent pourtant !), ne sachant quoi dire, se sentant stupides, incertains. Ils font presque tout pour se rencontrer « comme par hasard », mais une fois ensemble, l'embarras les cloue au mur de silence. Ils veulent passer du temps ensemble, mais éprouvent des problèmes de communication. Voyons ensemble le court chapitre IX de la rencontre d'Olivier avec Édouard, après son arrivée (tant attendue !) à Paris. Laissons le narrateur nous présenter la situation :

²⁸ *Ibid.*, p. 113.

²⁹ *Ibid.*, p. 126.

« Nous n'aurions à déplorer rien de ce qui arriva par la suite, si seulement la joie qu'Édouard et Olivier eurent à se retrouver eût été plus démonstrative ; mais une singulière incapacité de jauger son crédit dans le cœur et l'esprit d'autrui leur était commune et les paralysait tous deux ; de sorte que chacun se croyant seul ému, tout occupé par sa joie propre et comme confus de la sentir si vive, n'avait souci que de ne point trop en laisser paraître à l'excès. »³⁰

Nous revoilà devant le conflit du monde interne et externe, devant le dit et le tu. Rappelons-nous cette tempête d'émotions qu'a subi Édouard en apercevant Olivier à la gare, après son arrivée ; cette tempête dont il n'a rien laissé paraître. La situation est presque la même dans ce chapitre : les deux hommes, en proie à de fortes émotions de joie, d'attente, de crainte, veulent faire preuve de maîtrise de soi, craignant que leur langage corporel n'en dise trop long sur ce qu'ils ressentent. Cette gêne n'est pas évidente seulement à partir du déroulement de leur conversation, mais aussi dans le choix lexical de l'auteur. D'un côté, nous avons des termes qui expriment cet embarras : *craindre, gêner, se contraindre, intolérable, juger, méjuger* et le verbe *croire* qui revient bien trop souvent. De l'autre côté, en revanche, des mots qui indiquent la joie qu'ont les deux hommes à se parler : *vouloir, souhaiter, désir*. Hélas, c'est le jeu des apparences qui l'emporte, et la peur domine les deux âmes. Plutôt que de laisser paraître ses sentiments, on se vêt d'un manteau d'indifférence. Ce n'est que vers la fin du roman qu'Édouard et Olivier mettront de côté la dissimulation et se rendront à l'évidence, et ce sera la tentative de suicide d'Olivier qui les rapprochera encore davantage.

5.3.4. Le suicide

La tentative de suicide d'Olivier a sûrement dû être une grande surprise à tout lecteur, à toute lectrice. Pourquoi voudrait-il se tuer ? Rien ne prêtait à y croire. Et pourtant le voilà tiré par Édouard des bras de la mort. Mais alors, pourquoi ? Olivier dit à Édouard que lui-même ne le sait peut-être pas. Mais il rajoute : « *Ne va pas imaginer que c'est par honte...* »³¹ « Par honte » ? Arrêtons-nous sur ce mot. Olivier entend-il par là une possible honte de son comportement à la réception de la veille où, tout ivre, il a provoqué un homme en duel ? Ou bien... Olivier, grand connaisseur de littérature, devait savoir quel sort était réservé aux hommes homosexuels. Cette honte ne serait-elle pas celle de l'orientation ? Il est déjà certain que les deux hommes sont au courant de l'amour qu'ont l'un pour l'autre (Olivier, depuis

³⁰ *Ibid.*, p. 81.

³¹ *Idem.*, p. 310.

quelques pages, n'est plus le neveu d'Édouard, mais bien son ami — et nous savons ce qui en est de l' « amitié » —, et même Pauline, demi-sœur d'Édouard et maman d'Olivier, a donné une sorte d'accord à l'amour des deux hommes), et savant ainsi l'orientation de l'autre, tout comme sa propre, Olivier voulait-il persuader Édouard qu'il n'a pas voulu se donner la mort par honte de sa sexualité ? Nous pouvons le croire. C'est aussi que Gide voulait présenter un sort autre que le suicide, que pouvait embrasser un homme homosexuel. Si l'auteur prête à Pauline ce discours de tolérance : « *Je préfère accorder de bonne grâce ce que je ne pourrais pas empêcher.* »³² (exemple que se doit de suivre toute bonne mère ?), pourquoi ne pourrait-il pas présenter un homosexuel qui veut se donner la mort non pas à cause de son orientation, mais pour une autre raison ? un homosexuel qui pourra partir, heureux, avec un homme qu'il aime ? Cette idée a bien devancé son époque, et serait d'autant plus belle si plus générale. Mais ce bonheur, selon Gide, n'est valable que dans des cas où l'amour est présent entre un adolescent et un adulte. Ce roman n'est donc pas un roman d'homosexualité, mais de pédérastie.

³² *Idem.*, p. 306.

6. Jean Genet

Jean Genet lui aussi appartient sans aucun doute parmi les plus grands écrivains français que le siècle dernier a connus. Romancier, mais aussi (et comme dirait lui-même : surtout) dramaturge et poète, l'homosexualité fait une partie irréfutable de certaines de ses œuvres. Il ne cachait pas son orientation, bien au contraire. Mais comme nous le verrons encore plus bas, malgré ses textes bien plus qu'explicites, où l'occasion de mentionner une verge à l'état dur n'est jamais perdue, Genet ne luttait pas pour la normalisation de l'homosexualité. Voyons maintenant un de ses romans où l'homosexualité joue un rôle fort important, analysons ses occurrences et essayons de comprendre pourquoi, malgré son désintérêt pour la cause homosexuelle, Genet a-t-il écrit un texte que certains allaient comprendre comme l'attitude militante de l'auteur.

6.1 Notre-Dame-des-Fleurs

Ce roman, au titre si poétique, est un des premiers écrits de l'auteur. Une personne qui n'est pas habituée à lire la quatrième de couverture pourrait très facilement tomber dans le piège : le titre nous évoque quelque chose de divin, de poétique, de beau, on pourrait même s'attendre à un écrit inspiré de *Notre-Dame de Paris* de Hugo ? Mais non, le livre en est tout le contraire, et un lecteur ou une lectrice à l'esprit fragile et innocent, risque de ne plus jamais vouloir rouvrir les pages de ce roman. Mais qu'a-t-il donc de si particulier ? Tout se cache déjà dans ce nom, attribué et au livre, et au personnage : « Notre-Dame-des-Fleurs ». Comme nous l'avons déjà imaginé, on pourrait, avec un tel nom, s'attendre à une poésie en prose, à des pages inspirées de Dieu. Ce nom transpire une beauté, une fragilité, une délicatesse. Mais la personne qui porte ce nom (ou faudrait-il dire : ce sobriquet) est un homosexuel, un criminel, un voleur, un assassin. Et le livre éponyme ? Il est rempli de tout un tas de créatures pareilles. Ce n'est pas seulement que ce livre est un tas d'« ordures », comme pourraient le prétendre certains, couvert d'une dorure qu'est son titre. Non. Ce livre est une poétisation des criminels, des assassins, des « tapettes ». Genet se fait ici le chantre de la canaille parisienne (et en général), qu'il loue dans une langue comme de Ronsard. En lisant, nous sommes transportés par la beauté et la pureté de la langue, qui devient une sorte de baume dont on vient couvrir les blessures causées par le contenu. Une langue magnifique, avec pourtant, çà et là, des mots beaucoup trop explicites, qui paraissent être de la boue sur un fond doré.

Un chantre, donc, de criminels. Et comme c'est Genet lui-même qui raconte (et imagine) l'histoire, tout ce qu'il nous dit ne fait que prouver cette obsession du criminel, de l'assassin.

C'est d'abord le livre tout entier, puisque dédié à Maurice Pilorge, « *assassin de vingt ans* »³³, sans lequel Genet « *n'[eût] jamais écrit ce livre* »³⁴. (Genet lui dédia même le magnifique poème intitulé « Le condamné à mort », *op. cit.*) Ce sont ensuite tous ces criminels qu'il imagine, avec leur beauté et leurs crimes. Des criminels aussi avec les photos desquels il a créé son autel :

*« Pourtant, j'ai pu avoir une vingtaine de photographies et je les ai collées avec de la mie de pain mâchée au dos du règlement cartonné qui pend au mur. Quelques-unes sont épinglées avec des petits bouts de fil de laiton que m'apporte le contremaitre et où je dois enfiler des perles de verre colorées. »*³⁵

De ces photos, Genet empruntera à tour de rôle les visages et les corps afin de lui tenir compagnie dans ses pensées dans les moments de son « soulagement ». Et ce sont précisément ces moments de rêverie, d'imagination, qui constituent une des façons dont l'homosexualité est présente dans le livre.

6.1.1. L'imaginé

Si nous omettons le fait que l'histoire de Divine est imaginée tout entière, Genet brise, fort souvent, la narration par ses interventions. Il s'agit dans ces cas de ses pensées, de ses souvenirs (ou « souvenirs »), de réflexions, de précisions, etc., si bien que le lecteur n'oublie jamais qu'il ne s'agit pas là d'une véritable histoire, mais d'une imagination. Tout ce que Genet dit, donc, est imaginé, à part les passages de sa cellules, qui peuvent, eux aussi, être bien inventés. Mais est-il bien maître de son imagination ? Voyons :

*« Il me plairait de les rêver tous les deux dans bien d'autres postures, si, dès que je ferme les yeux, mon rêve obéissait encore à ma volonté. »*³⁶

Dans ce cas, l'histoire qu'il invente vient naturellement. Comme si elle existait déjà dans sa pensée et lui ne fait que la raconter. Ces « *autres postures* » dans lesquelles il aimerait rêver Mignon et Notre-Dame-des-Fleurs, apparemment, n'ont que faire dans l'histoire. L'histoire,

³³ Genet, J. (2021). *Le condamné à mort et autres poèmes ; suivi de Le Funambule*. Paris: Gallimard. p. 9.

³⁴ Genet, J. (2021). *Notre-Dame-des-Fleurs*. Gallimard. p. 7.

³⁵ *Ibid.*, p. 14.

³⁶ *Ibid.*, p. 119.

existant déjà, ne souffre pas un changement, et c'est pourquoi Genet doit le rêver. Mais comme on n'est pas toujours maître de ses rêves...

À côté du rêve, il y a l'invention. Celle de l'histoire ? Pas tout à fait ; nous venons de dire que celle-ci existe déjà dans la tête de Genet qui ne fait que la transcrire. Mais d'autres inventions, qui ne font pas partie de l'histoire de Divine, mais de l'histoire « Genet » :

« J'invente vite de le séduire, de m'agenouiller devant lui, poser d'abord mon front sur sa cuisse, dévotement ouvrir son pantalon bleu... Quelle folie ! Je suis fait. »³⁷

Voici qui est explicite : Genet imagine lui-même en train de « déballer son cadeau ». Et cette phrase laisse déjà paraître deux autres éléments bien présents dans le roman : la masturbation et l'obsession par la verge.

6.1.2. Le culte phallique

Si le livre apparaît à certains moments explicite, c'est surtout dans les situations qui tournent autour du phallus. Genet leur attribue une attention particulière, ne perdant aucune occasion de mentionner, par-ci par-là, une bosse visible sur le pantalon, ou l'état « dur » dans lequel quelqu'un a été mis. Il ne se gêne pas, et tout comme il décrit les actes sexuels entre les personnages imaginés, il soulève pour les lecteurs son drap et laisse entrevoir ce qui s'y passe la nuit :

« Je flâne. Sous le drap, ma main droite s'arrête pour caresser le visage absent, puis tout le corps du hors-la-loi que j'ai choisi pour mon bonheur de ce soir. La main gauche ferme les contours, puis arrange ses doigts en organe creux qui cherche à résister, enfin s'offre, s'ouvre, et un corps vigoureux, une armoire à glace sort du mur, s'avance, tombe sur moi, me broie sur cette paille tachée déjà par plus de cent détenus, tandis que je pense à ce bonheur où je m'abime alors qu'existent Dieu et ses Anges. »³⁸

Saurait-on décrire la masturbation avec plus de poésie ? Nous voyons ici une autre preuve de l'adoration de Genet envers les criminels : comme nous l'avons dit, il choisit chaque soir un autre parmi les vingt, qu'il laissera entrer dans son extrême intimité, le submerger de sa présence imaginée. Nous remarquerons aussi que le phallus est devenu « les contours » dans le

³⁷ *Ibid.*, p. 122.

³⁸ *Ibid.*, pp. 15–16.

passage. Rien que de l'implicite. La masturbation, qui est souvent critiquée par la religion, devient ici le sujet principal d'un bref passage poétique. Plus encore, Gide en fait tout un culte : « *Bien m'en prit d'élever l'égoïste masturbation à la dignité de culte !* »³⁹

Mais si Genet préfère ici un mot qui, *per se*, ne laisse rien paraître (hors contexte, saurait-on de quels contours il s'agit ?), il ne se fait plus aussi discret ailleurs. La poésie et le beau langage du texte sont soudainement brisés par la crudité du terme choisi, mais c'est bien ce que Genet cherchait : choquer. À travers le livre, nous voyons donc apparaître : « *ta verge traversait ma bouche* », « *des anus et des vagins s'enfilent à son membre comme des bagues à un doigt* »⁴⁰. Son obsession par le pénis devient donc beaucoup plus explicite. Elle se fait plus prononcée surtout dans les moments où l'on ne s'attend pas à sa présence :

- comparaison : « *"T'es belle, en ajoutant : comme une bite."* »⁴¹.
- métaphore : « *Ah ! [les nuits] bouclent mes cheveux autours de leurs doigts (les doigts de la nuit, la queue des hommes !). Elles tapotent ma joue, câlinent mes fesses.* »⁴². Si les « queues » deviennent les doigts des nuits, on saura très bien comprendre de quelle sorte se feront ces tapotements.
- une description trop imaginée d'une bosse : « *Leurs sexes gigantesques vivent, frappent à petits coups ou pressent d'une poussée désespérée et sanglotante sur la porte du pantalon de gros drap bleu.* »⁴³ Si la braguette du pantalon devient sa porte (et nous savons qu'une porte, à condition de ne pas être condamnée, sert à sortir et à entrer), cet objet qui frappe devra, à un moment donné, sortir. Et comme il s'agit là des pantalons des maquereaux, ce moment ne tardera pas.

Mais cette obsession, comme nous le verrons plus tard, n'est qu'inventée elle-même. Pour l'instant, rappelons la fin du passage où Genet se masturbe : « *ce bonheur où je m'abime alors qu'existent Dieu et ses Anges* » et développons quelque peu.

6.1.3. La religion

L'attitude de Genet envers la religion n'est pas facile. Ayant été pendant toute sa jeunesse un *enfant terrible*, interné à la colonie de Mettray, il a connu le visage que la société catholique tend à tous ceux qui ne répondent pas aux attentes. Nous pouvons ainsi dire, comme le fait

³⁹ *Ibid.*, p. 120.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 13, p. 87.

⁴¹ *Ibid.*, p. 56.

⁴² *Ibid.*, p.42.

⁴³ *Ibid.*, p. 81.

observer Sartre lui-même en consacrant tout un chapitre sur ce sujet⁴⁴ dans son immense essai, que Genet est devenu un criminel parce que la société l'avait fait criminel. Nous ne pouvons pas douter que c'est surtout à cause d'une telle enfance, marquée par des colonies pénitenciaires et des centres de redressement, que Genet devint un fervent défenseur de tous les parias, de tous les exclus de la société. Et à l'époque où la société est toujours très visiblement marquée par le catholicisme, si Genet désaima la première, l'autre ne pouvait guère lui plaire. Ou plutôt : il n'était peut-être pas athée, mais manifestait sa forte dépréciation de l'Église. En fin de compte, certaines idées du christianisme ne lui étaient pas étrangères. On a sûrement entendu plusieurs fois une sorte de sanctification de Genet, tel l'essai de Sartre déjà mentionné, *Saint Genet, comédien et martyr*, ou le livre de Lydie Dattas, *La chaste vie de Jean Genet*, paru en 2006. Et malgré ses idées anticatholiques, Genet se plaisait à cette image d'un saint : « *Si le type [Sartre] voulait faire de moi un saint, très bien.* »⁴⁵

Dans *Notre-Dame-des-Fleurs*, comme nous l'avons vu dans l'exemple cité plus haut, la religion trouve sa place. Mais c'est surtout pour la ridiculiser, ou bien de la transposer au monde gay. Cette phrase que nous avons vue, « *ce bonheur où je m'abîme alors qu'existent Dieu et ses Anges* », nous dit : « Dieu et ses Anges ont beau exister. Ont beau protester, incriminer la masturbation. Me voilà qui me masturbe. »

Ce passage, pourtant, laisse la religion telle quelle, en faisant de Genet un « pécheur ». Mais dans les exemples suivants, le christianisme est transplanté dans le pot du monde homosexuel : « *l'air de l'Enfant Jésus dans la crèche* »⁴⁶ en décrivant Mignon ; ou Divine, à propos de Mignon : « *Je l'adore. Quand je le vois couché à poil, j'ai envie de dire la messe sur sa poitrine.* »⁴⁷ Nous assistons ici à une divinisation de Mignon, et si nous considérons que Divine (déjà le nom qui déraile la religion – un homosexuel passif qui s'attribue un tel sobriquet) est Genet, ou mieux : Genet est Divine (« *Si de moi je fais Divine, d'eux je fais ses amants.* »⁴⁸), nous avons là une tout autre religion. Mignon en est le dieu, Divine le pratiquant. Et si nous allons plus loin : Mignon représente les criminels, les délinquants, les exclus ; et Divine, en se soumettant à lui, est la dévotion de Genet envers criminels. Voici ce qu'en dit Lydie Dallas :

⁴⁴ Sartre, J. (2011). *Saint Genet, comédien et martyr*. Gallimard.

⁴⁵ Ben Jelloun, T. (2010). *Jean Genet, menteur sublime*. Gallimard. p. 49.

⁴⁶ Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, op. cit., p. 22.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 56.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 306

« Du dieu païen de sa petite enfance qui tambourinait contre l'air avec ses doigts mauves du lilas, Genet était passé au dieu sournois des confessionnaux de bois noir, avant de s'agenouiller devant la grâce des beaux voyous. »⁴⁹

Divine, elle, s'agenouille directement sur la poitrine de son homme-dieu.

Et Notre-Dame-des-Fleurs ? On pourrait dire que son nom aussi fait une référence au christianisme. N'est-ce pas que « Notre-Dame » désigne la Sainte Vierge ? Nous connaissons certainement Notre-Dame de Paris, Notre-Dame-de-la-Garde ou Notre-Dame-des-Neiges. Mais pourquoi avoir opté pour Notre-Dame-des-Fleurs ? La réponse se trouve peut-être dans le texte même du roman : « cette merveilleuse éclosion de belles et sombres fleurs »⁵⁰ ou encore : « les plus belles pages sont pillées de leurs plus belles fleurs, ces macs, comme jardins en mai »⁵¹. Si Genet parle, à plusieurs reprises, des criminels comme des « fleurs », ne serait-ce pas le cas aussi du nom du personnage ? Toutes ces belles descriptions où Genet loue son extrême beauté, cet émerveillement qu'on lui porte, n'est-ce pas que Notre-Dame-des-Fleurs devient, dans les yeux de l'auteur, un saint, comme la Sainte Vierge ? Notre-Dame-des-Fleurs, à entendre : la Vierge Marie des délinquants ? Genet fait donc de son livre « une roseraie pour les damnés, un paradis pour les parias »⁵², où Mignon est Dieu et Notre-Dame est la Sainte Vierge.

6.1.4. Une homosexualité hétérosexuelle

Nous avons déjà, avec *Corydon*, brièvement présenté l'hétéronormativité, que Corydon désigne comme la source de l'intolérance envers tous ceux qui « choisissent » de suivre un autre chemin. Mais l'hétéronormativité dont parle Corydon est celle qui contraint nécessairement au mariage et à la reproduction. Plus simplement : à une vie en couple homme-femme. Dans cette acception, tout ce qui ne relève pas de l'hétérosexualité, tout ce qui ne mène pas à la procréation, est impossible, et à fortiori « contre nature ». Et si ce type d'hétéronormativité apparaît aussi dans *Notre-Dame-des-Fleurs* (l'homophobie en est une des manifestations), nous pouvons observer qu'elle va même marquer la vie de couple entre deux hommes (et deux femmes, ce qui, dans le livre, n'est pas dit). Les personnes homosexuelles, sans pour autant s'en rendre compte, tout imprégnées comme elles le sont par la culture hétérosexuelle, cherchent souvent à

⁴⁹ Dattas, L. (2006). *La Chaste vie de Jean Genet*. Gallimard. p. 187.

⁵⁰ Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, *op. cit.*, p. 10.

⁵¹ *Ibid.*, p. 13.

⁵² Lydie Dattas, *La Chaste vie de Jean Genet*, *op. cit.*, 103.

ressembler aux couples hétérosexuels. Ou pas tout à fait ressembler, mais un consensus inexprimé s'établit entre les deux hommes ou les deux femmes. Et si les homosexuels ne s'en rendent pas compte, les personnes hétérosexuelles encore moins, d'où les questions constantes : « Qui fait la femme ? » pour un couple de deux hommes, et : « Qui fait l'homme ? » pour un couple de deux femmes. Le modèle hétérosexuel est tellement incrusté dans notre inconscient qu'on peine à imaginer un couple où les rôles ne sont pas spécifiquement répartis.

Notre-Dame-des-Fleurs nous offre notamment ce deuxième type de l'hétéronormativité. « *Le grand mâle est trop fort pour ces faibles tantes.* »⁵³ Cette phrase nous présente quelqu'un qui, dans le couple ou pendant le rapport sexuel, « fera l'homme ». Dans le livre, tout rempli de criminels, ces hommes sont souvent appelés « maquereaux » ou « macs », plus brutaux, capables de coucher avec tout ce qui a deux jambes, forts, beaux, avec, si l'occasion se présente, une référence ou une description de leur pénis, et au mieux avec une virilité fragile de ces hommes qui ont besoin de solidifier leur égo de cristal avec tout ce qu'on peut trouver : « *ces bagatelles qui font l'homme fort et doué d'un grand charme* »⁵⁴.

De l'autre côté, les « tantes », les « tapettes », comme les désigne Genet lui-même, dont Divine est une parfaite représentante : plus douce, efféminée, le petit doigt levé quand elle boit, obsédée par le corps et le pénis du « mâle » ; un homme qui se parle au féminin et s'écrie, au moindre malheur : « *Mon Dieu, je suis la Toute-Folle !* »⁵⁵. Ces hommes sont aussi des soumis, des dépendants, des dévoués.

Il s'agit, bien évidemment, d'une représentation inexacte, caricaturale. Certains sont les homosexuels qui correspondent à cette notion du « dominant » et du « soumis », mais il ne faut pas généraliser. Genet n'a sûrement pas voulu représenter une homosexualité crédible, et s'il attribuait à ses personnages cette orientation, c'est parce qu'il était lui-même homosexuel (et s'il voulait écrire les fruits de son imagination, il n'allait certainement pas s'imaginer au lit avec une femme), et parce qu'il voulait choquer. Faire de ses criminels des homosexuels, c'était jeter de l'huile sur le feu déjà bien ardent des préjugés qu'on pouvait avoir à l'époque au sujet de la minorité. Si les homosexuels étaient d'abord des pécheurs pour devenir des dépravés et des malades, Genet renchérit et en fait des criminels. Des personnes dangereuses pour une société civilisée. Et c'est aussi dans cette attitude que repose son homophobie.

⁵³ Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, op. cit., p. 63.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 115.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 96.

7. Les homosexualités d'André Gide et de Jean Genet

Nous venons de voir les opinions de Gide sur l'homosexualité et de quelle sorte celle qu'il croit « naturelle » se manifeste dans deux de ses œuvres. Quant à Genet, nous n'avons fait, pour l'instant, qu'observer tout ce qu'il pouvait en faire dans son œuvre, en en surchargeant ses personnages et faisant d'eux ainsi de plus grands criminels. Essayons de comparer, dans un seul chapitre, les attitudes qu'avaient les deux auteurs au sujet de l'homosexualité (eux qui étaient eux-mêmes homosexuels).

7.1. Comment aborder le sujet ?

Écrire ou parler de l'homosexualité à l'époque où elle était considérée comme maladie, était fort risqué et compromettant. S'il ne s'agissait pas d'études psychanalytiques, il fallait que l'auteur adoptât une attitude de refus, voire de mépris, vis-à-vis l'homosexualité. Comme nous l'avons déjà signalé : si le personnage homosexuel ne se rendait pas compte de sa condition misérable et ne voulait pas la changer, le livre était hué. Gide avait opté pour l'inexprimé. Aucun mot ne criait « homosexuel » dans ses *Faux-monnayeurs*. Le lecteur déchiffre l'amour qu'il y a entre Édouard et Olivier grâce à la jalousie, au regard, à l'embarras. Dans *Corydon*, défendant la cause homosexuelle (dans l'acception gidienne du mot), il ne pouvait pas ne pas la mentionner. Genet, au contraire, avait choisi la vulgarité et l'expressivité mélangées aux beautés d'un langage poétique. Mais tout ça, nous l'avons déjà vu. Ce qui va nous intéresser davantage, c'est l'homophobie dont les deux auteurs faisait preuve, malgré leur orientation sexuelle (et malgré les plaidoyers de Gide).

7.2. Un club des VIP, un club des exclus

Nous avons déjà fait observer que Gide, dans son *Corydon*, ne défend que ce qu'il entend par le terme « homosexualité » : la pédérastie. La seule façon « naturelle » d'aimer une personne du même sexe suit selon lui le schéma *adolescent-adulte*. Corydon, pour persuader son interlocuteur, prend comme preuve du caractère naturel de l'homosexualité le règne animal : les femelles ne se font accoupler qu'en période de chaleurs, où elles dégagent une odeur qui attire les mâles, sinon indifférents aux femelles. Corydon fait observer que les mâles, pour évacuer le surplus de « matière masculine », se prêtent à des jeux entre eux, à entendre :

s'accouplent entre eux. Exemple qu'il donne : trois chiens, une femelle et deux mâles, où l'un essaie de s'accoupler avec l'autre.

Ainsi, deux mâles qui s'accouplent agissent tout à fait naturellement. Mais l'être humain est finalement une espèce civilisée, et la différence, sur le plan de l'homosexualité, repose dans le fait que deux hommes ne peuvent vivre ensemble. Si la relation homosexuelle ne suit pas le schéma *adolescent-adulte* (comme le grec *éromène-éraste*), c'est qu'on ne devrait pas la tolérer. Défendre seulement un certain type d'homosexuels, bien restreint en plus, tout en condamnant les autres et les traitant de « malades », de « dégénérés », est, avouons-le, homophobe. Si les hommes hétérosexuels peuvent être attirés par les femmes tout en étant misogynes, on peut être attiré par le même sexe tout en étant homophobe.

En ce qui concerne Jean Genet, son homophobie serait difficile à déduire à partir de son roman. Son écriture est exquise, avec une bonne dose de vulgarités, certes, mais on croirait lire un long poème en prose. Et c'est justement à cause de ce caractère explicite du roman et la belle écriture que certains pouvaient penser que Genet défendait la cause homosexuelle. S'il ne cherchait pas à déguiser ses mots en euphémismes, c'est qu'il a bien voulu traiter l'homosexualité comme un sujet ordinaire. Voici Genet lui-même qui nous détrompe : « *Les pédés m'emmerdent ; qu'ils aillent se faire foutre !* »⁵⁶ ce qui fut la réponse de Genet à une demande d'entretien pour un magazine homosexuel. Genet ne trouvait aucun mal à traiter les homosexuels de la sorte : « pédé, tante, folle », tout ce qui est aussi visible dans *Notre-Dame-des-Fleurs*.

L'auteur Ben Jelloun nous apprend d'ailleurs :

*« De toute façon, jamais il n'accepta d'être mêlé aux mouvements ou associations de défense des homosexuels en France comme ailleurs. Ce n'était pas son combat. Seule la Palestine l'occupait, au point que rien d'autre n'existait. »*⁵⁷

Genet, qui se mettait toujours du côté des opprimés, que ce fussent les Palestiniens ou les *Black Panthers*, ne se mit jamais du côté des personnes homosexuelles. Citons encore : « *"Le jour où les Palestiniens auront un État, il ne m'intéresseront plus." Le jour où les Noirs américains ont obtenu des droits, il n'en a plus parlé.* »⁵⁸ Genet était du côté des opprimés tant qu'ils l'étaient. Mais les homosexuels en faisaient une exception.

⁵⁶ Tahar Ben Jelloun, *Jean Genet, menteur sublime*, op. cit., p. 50.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 161.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 203.

Alors, pourquoi avoir écrit un roman où l'homosexualité joue un rôle important ? Surement pas pour la normaliser. C'était là l'objectif de Gide, non pas de Genet. Si elle était perçue par la société contemporaine comme une chose naturelle, peut-être le livre n'aurait-il jamais vu le jour. Et cette écriture poétique ?

« Genet était avant tout un grand poète, un grand écrivain, un marginal qui a su se sauver par l'élégance et la beauté de son écriture. Il me disait qu'il s'était appliqué à écrire de manière irréprochable pour sortir de prison, pour que ceux qui l'aidaient à en sortir puissent être satisfaits de sa littérature. »⁵⁹

Ou encore Genet lui-même :

« C'est comme lorsque j'étais en prison ; j'écrivais une langue impeccable, je m'appliquais le plus possible pour impressionner les autorités et qu'elles me laissent sortir. J'ai écrit pour sortir de prison, pas pour faire de la littérature. D'ailleurs, après je n'ai plus écrit ! »⁶⁰

Et citons pour finir :

« Pour toujours, je me suis institué l'interprète du déchet humain, du résidu qui croupit dans les prisons, sous les ponts, au fond, de la puante pourriture des villes. »⁶¹

À partir de ces extraits, nous pouvons déduire deux choses : *Notre-Dame-des-Fleurs* est un des romans qui ont été écrits dans une langue envoutante dans l'unique but : aider Genet à sortir de prison. Et puis : le thème majeur du livre sont des criminels, auxquels Genet présente ainsi son hommage. L'homosexualité, comme nous l'avons déjà signalé, n'est présente que pour choquer, pour donner un aspect plus vilain aux criminels ; Genet voulait-il qu'on associe la notion de l'homosexuel à celle du criminel ? Peut-être. Si le livre ne cherchait qu'à choquer avec son homosexualité, voire à empirer l'image qu'on pouvait déjà en avoir, c'est bien loin de toute défense de la cause homosexuelle. Ainsi, Genet était, lui aussi, homophobe, et à la différence de Gide, ne tolérait aucun type d'homosexuels.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 204.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 104.

⁶¹ Lydie Dattas, *La Chaste vie de Jean Genet, op. cit.*, p. 100.

8. Conclusion

Voici venu le moment d'écrire le dernier point pour achever ce travail. Au cours des pages précédentes, nous avons tout d'abord présenté quelques notions importantes pour pouvoir parler de l'homosexualité, puis nous avons parcouru l'histoire, la culture et les arts du point de vue d'une personne homosexuelle. Nous avons vu d'un peu plus près tout ce à quoi il fallait faire face si on voulait écrire gay à l'époque d'André Gide et de Jean Genet, auteurs dont nous avons par la suite analysé quelques œuvres.

Nous avons vu qu'André Gide avait été capable d'écrire deux livres dans lesquels l'homosexualité est traitée de façons diverses : *Corydon* se veut un plaidoyer, une défense des homosexuels dits « normaux » selon Gide, et ce livre, malgré son énorme érudition, présente plusieurs défauts, est de caractère fort misogyne et, quant à l'homosexualité, ne défend les hommes qui aiment les garçons, et vice versa. Aujourd'hui, on parlerait plutôt de la pédophilie.

Les faux-monnayeurs, en revanche, traite l'homosexualité bien discrètement : elle n'est lisible qu'à travers les signes que laissent paraître les personnages. Gide a su parfaitement décrire le monde intérieur d'un homosexuel confronté à un autre qu'il chérit. Les regards et la jalousie d'Édouard et d'Olivier, l'embarras qui s'installait entre eux à chaque rencontre, ne font que souligner cette affection qu'ont les hommes l'un pour l'autre.

Jean Genet, quant à lui, ne craignait pas mettre les pieds dans le plat en choisissant son sujet et en ne cachant rien derrière la douceur des euphémismes. Les homosexuels dont Genet parle sont des criminels, et l'auteur le fait bien savoir : il les présente comme des adonis brutaux, avec des verges presque sans cesse dures, des « mâles » et des « efféminés » qui se rouent de coups, se font l'amour.

Enfin, malgré leur orientation, les deux auteurs dépréciaient fortement les personnes homosexuelles. Ce n'est qu'une raison de plus qui nous prouve que s'il y a différents types d'homosexuels, différentes manières d'écrire sur le sujet, il y a donc plusieurs types d'homosexualité. L'homosexualité apparue dans *Les faux-monnayeurs* est aux antipodes de celle que l'on peut voir dans *Notre-Dame-des-Fleurs*. Mais les temps ont changé, le regard porté sur l'homosexualité, en général, aussi, ce qui a ouvert la voie à tant d'autres écrivains et écrivaines qui traitent ce sujet de manières différentes. Il reste seulement à voir à quel point elles sont différentes. Avec une production toujours croissante de séries, de films et de livres où les personnes LGBT sont représentées, on pourrait s'intéresser sur les manières que les écrivains et les écrivaines ont choisies pour donner à ces personnes plus d'attention. Quelles sont les tendances dans l'évolutions de la représentation des personnes LGBT à travers les arts ?

Quelle en est la réception dans une société toujours partagée sur le sujet ? Qui sont ceux et celles qui s'intéressent le plus à cette thématique ? Une observation : malgré une présence de plus en plus grande des personnes LGBT dans la culture, il peut paraître qu'on ne se concentre, le plus souvent, qu'aux gays. Pourquoi ? Les producteurs ont-ils remarqué que les amours gays trouvent un plus grand public (les LGBT et les filles), tandis que les amours lesbiens et autres pas (seules les LGBT souvent) ? Ceci serait intéressant à démontrer. Il y a tant de choses, tant de domaines, que l'on peut découvrir au sujet de l'homosexualité (et des personnes LGBT en général), domaine dont on parle trop et dont on dit à la fin si peu.

Résumé

Ce texte se donne pour objectif de présenter, tout d'abord, l'homosexualité comme telle, dans l'histoire et la culture, puis de voir ses manifestations dans les œuvres de deux écrivains français dont l'homosexualité sert parfois d'étiquette pour mieux définir leurs œuvres. Tout d'abord, nous présentons les différents termes qui peuvent (ou ont pu, à une époque) référer à une personne homosexuelle. Il est important de connaître cette terminologie, et pour écrire un travail qui parle de l'homosexualité, et pour ne pas tomber dans l'embarras en faisant un faux pas quand on s'adresse à une personne LGBT. Deux chapitres se concentrent respectivement à l'homosexualité dans l'histoire, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, et les manières dont peuvent se manifester, dans la culture et dans les arts, l'homosexualité et l'homoérotisme. Pour avoir une idée plus précise de l'époque de la parution des œuvres ultérieurement analysées, nous expliquons dans un chapitre la situation de l'homophobie et des auteurs homosexuels à l'époque de Gide et de Genet. La partie pratique de ce mémoire se concentre sur l'analyse de l'homosexualité, tout d'abord dans *Corydon* et *Les faux-monnayeurs* d'André Gide, puis dans *Notre-Dame-des-Fleurs* de Jean Genet. Nous essayons de comprendre pourquoi l'auteur a opté pour tel ou tel motif, telle ou telle situation, comprendre ce qui pouvait être son objectif en mettant dans son roman des personnages homosexuels. Pour finir, nous déduisons, à partir des œuvres étudiées et d'autres titres secondaires, quelle était l'attitude des deux hommes à l'égard de l'homosexualité, car la leur ne signifie pas nécessairement qu'ils défendaient celle des autres. Nous concluons le texte en rappelant tout ce que nous avons pu apprendre dans les chapitres précédents.

Bibliographie

Titres principaux et analysés :

Genet, J. (2021). *Notre-Dame-des-Fleurs*. Gallimard.

Gide, A. (2017). *Les faux-monnayeurs*. Gallimard.

Gide, A. (2019). *Corydon*. Gallimard.

Titres secondaires :

Ben Jelloun, T. (2010). *Jean Genet, menteur sublime*. Gallimard.

Bourdieu, P. (2002). *La Domination masculine*. Seuil.

Dattas, L. (2006). *La Chaste vie de Jean Genet*. Gallimard.

Eribon, D. (2012). *Réflexions sur la question gay*. Flammarion.

Fernandez, D. (2015). *Amants d'Apollon: l'homosexualité dans la culture*. Grasset.

Foucault, M. (1994). *Histoire de la sexualité I : La Volonté de savoir*. Gallimard

Freud, S. (1996). *Trois Essai Sur Theorie (Folio Essais)* (0 éd.). Gallimard.

Genet, J. (2021). *Le condamné à mort et autres poèmes ; suivi de Le Funambule*. Paris: Gallimard.

Genet, J., & Dichy, A. (2019). *L'ennemi déclaré, Textes et entretiens choisis, 1970-1983*. Gallimard.

Gide, A. (1989). *Oscar Wilde. In Memoriam (Souvenirs). Le « De Profundis »* (La Bleue) (French Edition). Le Mercure de France.

Gide, A. (2020). *Si le grain ne meurt*. Gallimard.

Gide, A., & Masson, P. (2019). *Correspondance: 1888-1951: Lettres choisies*. Paris: Gallimard.

Gide, A., & Schnyder, P. (2020). *Journal: Une anthologie, 1889-1949*. Gallimard.

Janošová Pavlína. (2000). *Homosexualita v názorech současné společnosti*. Karolinum.

LANDGRÁFOVÁ, Renata. Egypt: V říši zlaté bohyně: Homosexualita a bohové. *Týden HISTORIE: Erotika: Žhavé dějiny lásky*. 2020, 2020(2). 17-18.

Putna, M. C. (2012). *Křesťanství a homosexualita: pokusy o integraci*. Torst.

Sartre, J. (2011). *Saint Genet, comédien et martyr*. Gallimard.

Sitographie :

- 52 minutes. (2021, 21 septembre). *Drôle d'Histoire - La dépénalisation de l'Homosexualité* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=8dHWtqh2Cdg>
- Art Comptant Pour Rien. (2018, 15 octobre). *ART & HOMOSEXUALITÉ - Partie 2 - #7* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=18ql-FvyvLI>
- Art Portant Sur Rien. (2018, 19 septembre). *ART & HOMOSEXUALITÉ - Partie 1 - #6* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=9r4xZk-XeIE>
- Bienvault, P. C. L. E. N. S. (2018, août 27). *Propos du pape sur l'homosexualité : pourquoi a-t-il parlé de « psychiatrie » ?* La Croix. <https://www.la-croix.com/Religion/Catholicisme/Pape/Pourquoi-pape-Francois-rapproche-psychiatrie-homosexualite-2018-08-27-1200964199>
- Dernière exécution pour homosexualité en France – Inter-LGBT.* (2014, 23 octobre). Inter-LGBT. <https://www.inter-lgbt.org/derniere-execution-pour-homosexualite-en-france/>
- F. (2020, 3 mai). *L'histoire de l'homosexualité #1 : L'antiquité – Couleurs Gaies.* Couleurs Gaies. <https://www.couleursgaies.fr/2020/05/03/lhistoire-de-lhomosexualite-1-lantiquite/>
- Film 25 production. (2020, 15 janvier). *L'Homosexualité dans l'Antiquité* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=U5VhatsUz6c>
- France Culture. (2018, 18 mai). « *Gay* » : *histoire du mot, de la joie médiévale à l'homophobie banalisée* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=hNNh6nunJRA>
- Guérir des cerveaux malades : quand l'homosexualité redevient une maladie honteuse.* (2018, août 27). France Culture. <https://www.franceculture.fr/sciences/guerir-des-cerveaux-malades-quand-lhomosexualite-redevient-une-maladie-honteuse>
- L'Histoire nous le dira. (2018, 16 novembre). *Homosexualité, bisexualité et bestialité à la Renaissance | L'Histoire nous le dira #53 ft@Nota Bene* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=uRXrf6k7P1w&t=567s>
- L'Histoire nous le dira. (2020, 21 juillet). *Homosexualité masculine au Moyen Âge | HNLD Actuel Moyen Âge #16* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=8YU5gNNSEQ0>
- M. (2021, 19 octobre). *L'histoire de l'homosexualité #4 : Le Moyen-Âge – Couleurs Gaies.* Couleurs Gaies. <https://www.couleursgaies.fr/2021/10/19/lhistoire-de-lhomosexualite-4-le-moyen-age/>

T. (2019, 18 mars). *L'homosexualité en tant que trouble mental*. Les maladies mentales dans la société. <https://tpemaladiesmentales.wordpress.com/2019/03/13/lhomosexualite-en-tant-que-trouble-mental/>

Annotations

Prénom et nom :	Dominik Nagy
Faculté et département :	Faculté des Lettres, département des études romanes
Titre du Mémoire de Licence :	Les homosexualités dans <i>Corydon</i> et <i>Les Faux-monnayeurs</i> d'André Gide et dans <i>Notre-Dame-des-Fleurs</i> de Jean Genet
Directeur de recherche :	Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D.
Nombre de caractères :	112 015
Nombre de pages :	52
Nombre de sources :	33
Mots-clés :	homosexualité, André Gide, Jean Genet, <i>Les faux-monnayeurs</i> , <i>Corydon</i> , <i>Notre-Dame-des-Fleurs</i> , pédérastie, homophobie

Résumé :

Ce travail se donne pour objectif de présenter brièvement l'homosexualité dans l'histoire et la culture, puis d'analyser ses occurrences dans les œuvres d'André Gide et de Jean Genet, afin de souligner les différentes manières d'être et de se dire homosexuel. Dans les premiers chapitres, la notion de l' « homosexuel » est présentée avec ses possibles synonymes, et viennent résumées son histoire et ses manifestations dans la culture et dans les arts. Un chapitre sur l'homophobie à l'époque des deux écrivains sépare les chapitres précédents de ceux où l'on analyse les œuvres. Dans le cinquième chapitre, nous analysons l'homosexualité de Gide dans *Corydon* et *Les faux-monnayeurs*. Le chapitre six fait de même avec *Notre-Dame-des-fleurs* de Jean Genet. Une comparaison et la conclusion terminent ce travail.

Annotations

Name and surname:	Dominik Nagy
Faculty and department:	Faculty of Arts, department of roman studies
Title of bachelor's thesis:	Homosexualities in André Gide's <i>Corydon</i> and <i>Les faux-monnayeurs</i> and in Jean Genet's <i>Notre-Dame-des-Fleurs</i>
Leader of bachelor's thesis:	Mgr. Jan Zatloukal, Ph.D.
Number of characters:	112 015
Number of pages:	52
Number of information sources:	33
Keywords:	homosexuality, André Gide, Jean Genet, <i>Les faux-monnayeurs</i> , <i>Corydon</i> , <i>Notre-Dame-des-Fleurs</i> , pederasty, homophobia

Résumé :

The objective of this text is to briefly present homosexuality in history and culture, followed by an analysis of its occurrences in Andre Gide's and Jean Genet's works in order to emphasise the different ways of being homosexual. In the first chapters the notion of 'homosexual' is presented with its possible synonyms, followed by a summary of its history and its display in culture and arts. One chapter about homophobia in times of the two authors separates the previous and the following chapters where the works are analysed. In the fifth chapter we analyse André Gide's homosexuality displayed in *Corydon* and *Les faux-monnayeurs*. The chapter six does the same with Jean Genet's *Notre-Dame-des-Fleurs*. This text ends with a comparison and the conclusion.